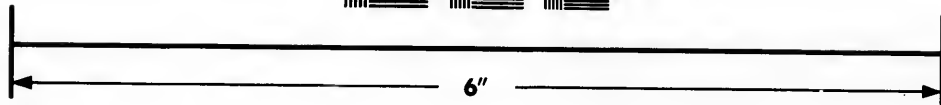
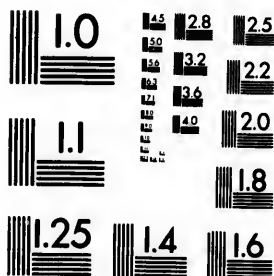


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Can

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression:
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The co
to the

The Im
possibl
of the
filming

Original
beginni
the last
sion, o
other o
first pa
sion, a
or illust

The las
shall co
TINUED
whiche

Maps,
differen
entirely
beginni
right an
require
method

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

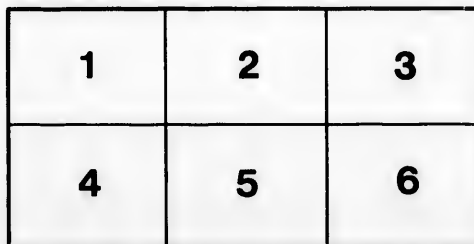
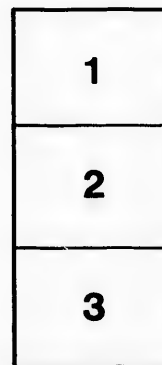
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire
s détails
ques du
t modifier
lger une
e filmage

/
uées

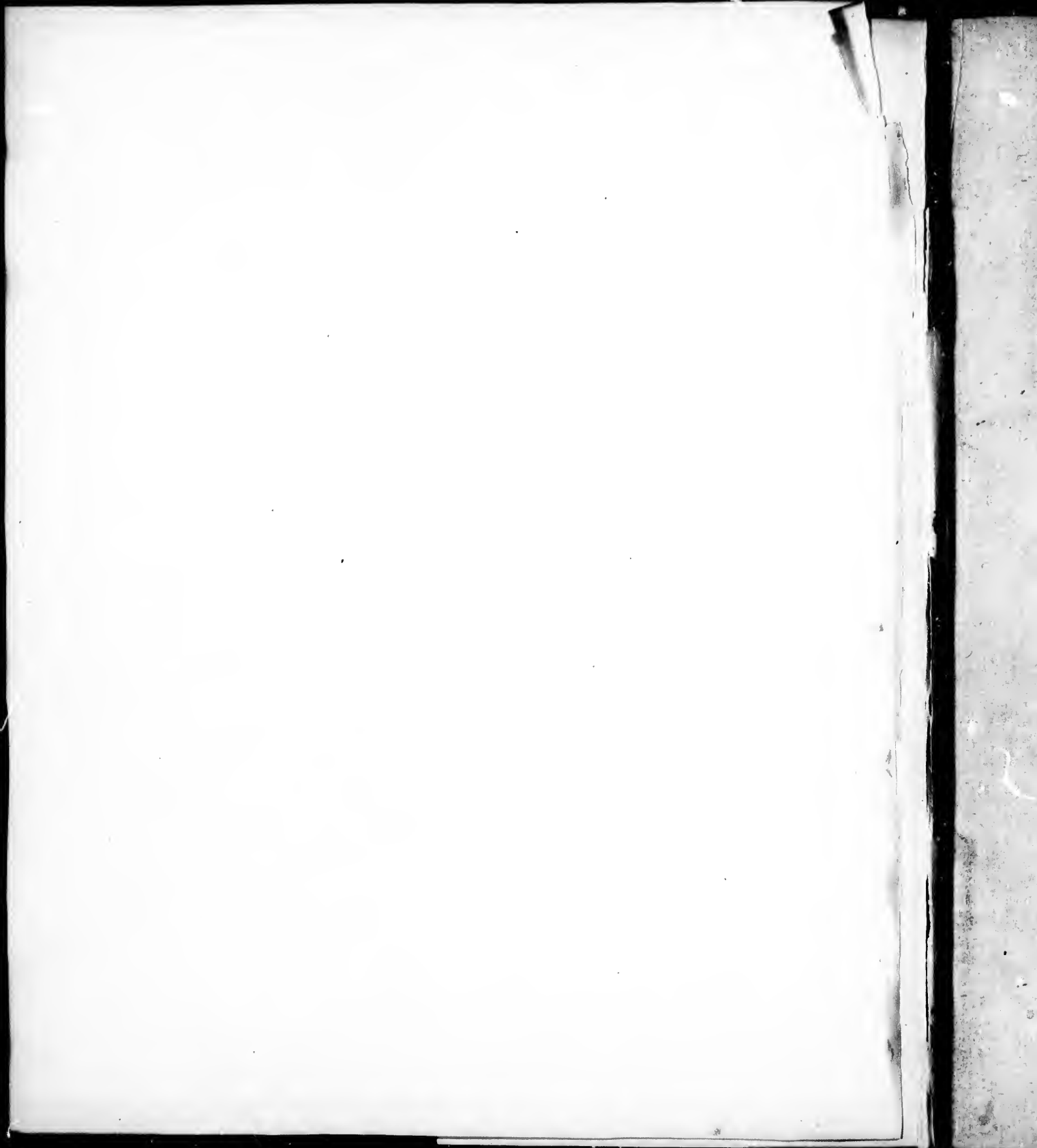
aire

by errata
ned to

ent
une pelure,
façon à



32X



11
E X P O S É

O U

Examen des Operations des *Ministres*
en Angleterre

D E P U I S

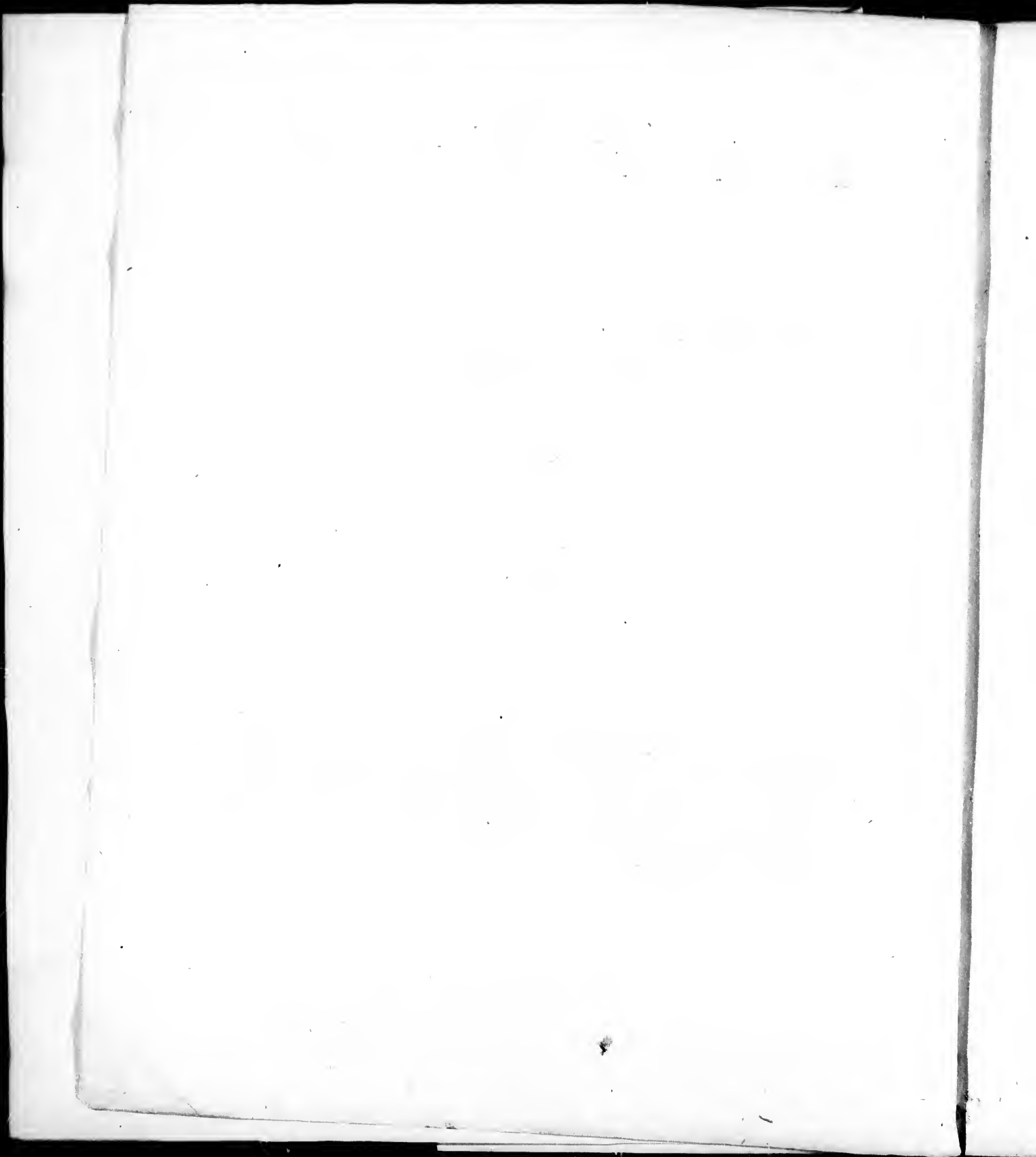
Le commencement de la guerre contre les Americains
jusqu'ici.

P A R

Le Sieur Joly de St. Valier, Lieut. Colonel d'Infanterie,
conformément a ce qu'il a di dans son Mémoire que depuis plus de
quatre ans il a assés bien *étudié les ministres*, il a assés bien *étudié*
leures operations pour pouvoir les mettre au jour et en faire con-
noitre toute la valeur.

A L O N D R E,

Chès M. Boiffiere à la Société Typographique rue St. James ;
M. Dilly, in the Poultry ; et M. Kearfly, Fleet-Street.



P R E F A C E.

JE ne me suis pas déguisé les difficultés de ce travail lorsque ja l'ay entrepri ; je me suis encore moins déguisé les reproches que l'on pouvait me faire de l'avoir entrepri et surtout de l'avoir mi au jour. De quoi se mêlet-il, dirat-on ? il n'est point Anglais, il n'est rien a la nation Anglaise ; de quoi s'avifet-il de rassembler, d'exposer les operations des ministres ? qu'elles soient bonnes ou mauvaise, qu'at-il a en connoitre ? je sens bien toute la foiblesse, tout le ridicule de ce reproche ; mais j'appercois aussi qu'on tachera de lui donner toute la force, toute l'importance possible pour m'inculper, ou du moins pour jetter sur moi un verni de ridicule. Il convient donc d'y répondre.

Je ne suis pas Anglais, cela est vrai ? je ne suis rien a la nation Anglaise, cela n'est pas exactement vrai. Si je ne lui suis rien, je devrais lui être quelque chose. Je suis venu lui offrir mes services, je n'ai pas pri pour cela le tems de ses prosperités, j'ay choisi le moment ou elle allait être exposée a la crise la plus violente, je lui a apporté des operations qui pouvaient lui être de la plus grande utilité dans le tems, *et qui étaient absolument inconnues des ministres.* Des operations qui lui sont encore très utiles aujourd'hui, et a qui elle devra uniquement *la révolution en faveur de l'Angleterre qui n'est peut être pas bien éloignée.* Jusq'ici personne n'a contredi les mémoires politiques que j'ai publié et que je n'ai mi au jour que bien malgré moi, parcequ'ils devaient être tenus dans le plus grand secret. Il ne me parait pas possible de rien opposer avec un peu de vraisemblance aux operations que j'ai indiqué dans ce mémoire. Après cela si je ne suis rien a la nation Anglaise, je devrais cependant a ce que je crois, lui être quelque chose. D'ailleurs comme je suis venu offrir mes services au roi et a la nation Anglaise ; si ce que je vais exposer peut être util, et je ne l'aurais certainement pas écrit si je ne l'avais pas cru de la plus grande utilité ; j'agis conséquemment a mon premier plan, il n'y a pas de contradiction dans ma conduite, il est tout naturel que je fasse connoitre l'utilité dont je puis être, et il devien ridicule de me demander de quoi je me mêle.

P R E F A C E.

Une seconde raison qui m'a déterminé a ce travail, est que j'ay annoncé dans mes lettres aux ministres que j'avais des objets interressants dont je désirais leurs faire part. Comme ils savaient *qu'il n'était pas question de trahison ou d'espionage de quelque espèce que je puisse être*, ils savaient par conséquent que je ne pouvais leurs annoncer que quelque operations que je croyais importantes. Je ne sçai si les mémoires que je leurs avais fait passer et qui sont a present connus du public méritaient le silence *dédaigneux* qu'ils ont affecté a mon égard. Le public peut en juger aujourdui. Mais en exposant ici leurs operations, *je ferai peut-être appercevoir celles que je désirais leurs indiquer*. Je ferai peut-être appercevoir si elles méritaient tout le *dédain* que les ministres m'ont temoigné.

Une troisième raison qui m'a déterminé a ce travail, est que comue j'ay annoncé a la fin de mon mémoire que depuis plus de quatre ans j'ai assés bien *étudié les ministres, j'ay assés bien étudié leurs operations* pour être en état de les mettre au jour, et d'en faire connoitre toute la valeur, on pourrait soupçonner que j'ai annoncé plus que je ne pouvais tenir. Le silence des ministres la dessus n'a rien de surprenant pour peu qu'ils me prêtent d'intelligence; mais mon silence après m'être si fort avancé devrait paroître fort extraordinaire. Tels sont les motifs qui m'ont déterminé a ce travail dont je sens toutes les conséquences.

Je connois tous les avantages que les ministres ont sur moi qui suis seul, sans connoissance, sans appui quelconque, je connois leur puissance, je sçais tous les moyens qu'ils peuvent employer pour séduire, pour, &c..... je sçais qu'il n'excellent que dans l'art de séduire, de, &c. mais tous ces avantages que les ministres ont sur moi, n'ont pas été capables de m'en imposer.

Cet exposé contient des objets trop interressants pour ne pas exiger *la plus grande attention* du lecteur. Je suis donc obligé de supplier le lecteur de ne pas se contenter de parcourir cet ouvrage qui, je crois a besoin *d'être lu plutot deux fois qu'une*, pour être bien entendu. On voit que je ne veus tromper personne.

an-
nts
ait
re,
el-
res
blic
Le
ra-
er.
ue
ue
ns
ns
te
ne
n-
ès
es
é-
is
i-
e,
c.
é
r
e
s
n

Exposé des opérations qui ont eu lieu en
Angleterre depuis le commencement de la
guerre contre les Américains jusqu'ici, con-
formément a ce que j'ay di dans mon Mé-
moire que j'avais, &c.

Exposé des opérations qui ont eu lieu en Angleterre depuis le commencement de la guerre contre les Américains jusqu'ici, conformément à ce que j'ay di dans mon Mémoire que j'avais, &c.

C'EST n'est pas ici le moment d'examiner si ce qui a donné lieu à la guerre contre les Américains est fondé sur la justice et la nécessité, ou s'il est fondé sur la véxation et la violence; cette affaire a été discutée depuis long tems, et il paroît que l'on en attribue assés généralement l'origine à l'injustice et à la violence des ministres. Passons à leurs opérations depuis que la guerre a commencé.

Lorsque les troubles d'Amérique ont été porté à un certain point, les ministres ont annoncé au parlement avec autant de suffisance que d'orgueil, qu'avec de la fermeté et de foibles efforts on ramènerait promptement les Américains à l'obéissance que l'on exigeait d'eux, en conséquence le parlement leurs accordé ce qu'ils demandaient, et on leurs a permis d'agir. Ayants échoué dans leurs premières opérations, qu'ont répondu les ministres pour se justifier? ils ont di qu'ils avaient été mal instrui. On leurs passe cette excuse, on leurs
accorde

accorde une seconde fois ce qu'ils demandent, on leurs permet d'agir de nouveau. Ils échouent encore. Que répondent-ils pour s'excuser? qu'ils étaient mal instrui. On ne perd pas patience; ils forment des demandes excessives avec lesquelles un homme un peu intelligent eut terminé avec succès en moins de deux campagnes les affaires d'Amérique;—on les leurs accordé; qu'en résulte-t-il? un succès passager qui est bientôt suivi de la perte entière d'une armée Anglaise et des revers les plus constants, les plus humiliants, les plus multipliés sans l'espérance d'aucun succès un peu intéressant. Que disent alors les ministres pour se justifier? il ne disent plus qu'ils étaient mal instruis, quoique cette excuse eut été très placée, mais ils accusent, mais ils disgracient des généraux qui ont fait tout ce qu'il était possible à des hommes de faire et qui n'ont échoué que parceque les opérations dont ils étaient chargés sont impracticables, que parceque dieu comme homme échouerait dans leur exécution, quoiqu'il posseda en cette qualité toute l'étendue des connoissances dont l'intendement humain peut être susceptible. Les ministres n'ont donc pas mieux été instrui, les ministres ne sont donc pas mieux instrui après quatre, après six ans d'expérience qu'ils l'ont été dans les commencements. Après cela je crois que l'on peut juger avec certitude qu'il ne le feront pas mieux à l'avenir.

A présent je demande de quel œil on eut regardé, et on regarderait dans quelque pay du monde que ce puisse être, dans quelque état que ce puisse être despotique ou républicain, des ministres qui pour engager leur nation dans une affaire qui si elle vient à échouer doit nécessairement occasioner la ruine et la perte entière de cette nation, la lui montrent comme une affaire de facile exécution, et qui après avoir échoué en tout, n'ont d'autre excuse à apporter que de dire qu'ils ont été mal instrui, qu'ils ont été mal informé. Si cette excuse peut être de quelque valeur; quel est l'homme qui ne justi-

fiera pas avec cela la conduite la plus inepte ? que peut-on attendre de pareils ministres ?

Il me semble qu'après cela le parlement eut été bien autorisé dès les commencements à leurs refuser la moindre confiance ; il me semble qu'il eut été bien autorisé à rejeter avec dédain toutes les demandes qu'ils ont formé ensuite, et à protester contre toutes leurs opérations. Cependant il ne l'a pas fait, il leurs a même accordé plus qu'ils ne demandaient pour continuer leurs travaux, de peur de jeter quelque langueur dans les affaires. Et parcequ'il se trouve quelques membres éclairés du parlement qui contredisent avec beaucoup de modération des ministres qui conduisent avec si peu de succès les affaires de leur patrie, des ministres qui pour justifier leurs mauvais succès n'ont d'autre excuse à apporter si non qu'ils sont mal instrui, ces ministres les traitent de factieux, les accusent de souffler le feu de la sédition, le feu de la révolte dans l'espri de leur nation ; ils les accusent d'encourager l'ennemi et de décourager la nation. Avant d'aller plus loin, arrêtons nous un peu sur les plaintes des ministres contre les débats de l'opposition ? cet objet est trop important pour ne pas exiger un examen plus étendu.

Lorsque le parlement a demandé l'année d'ensuite, l'état des forces que les ministres ont employé la campagne précédente afin de juger s'il avaient mi sur pied celles qui avaient été votées, et s'ils avaient employé à cela tous les subsides qui leur avaient été accordé ; les ministres se sont toujours cachés derriere l'ombre du mystere. Ils ont dit que ce serait informer l'ennemi des forces que l'on avait sur pied, et de leur distribution ; ils ont di que l'ennemi pourrait profiter de la connoissance du secret qu'il convient de garder la dessus, et le parlement s'est toujours contenté de cette réponse à mon grand étonnement. Examinons un peu la valeur de cette réponse pour juger si elle mérite toute la condescendance qu'on lui a accordé jusqu'ici ?

Si le parlement difait aux ministres, voila tant de forces que vous nous avés demandé et que nous vous avons accordé ; dites nous a present comment vous allés les employer, quelles font les operations que vous avés projectées ? dès lors je conçois que les ministres pourraient dire avec quelque raison que la connoissance des détails ou ils entreraient la dessus pourrait éclairer l'ennemi, et qu'il pourrait tirer quelque avantage de cette connoissance. Mais lorsque plusieurs mois après qu'une campagne est finie, lorsqu'on a déjà établi le plan des operations qui doivent avoir lieu la campagne suivante, on demande aux ministres l'état des forces qu'ils ont eu sur pied la campagne passée : je voudrais bien connoitre quel danger il peut y avoir d'exposer avec franchise et avec clarté l'existence des forces qui ont été votées pour les operations de cette campagne et pour laquelle on a recu exactement les subsides qui étaient nécessaire soit pour les mettre sur pied, soit pour les entretenir ? je voudrais bien connoitre quel danger il peut y avoir de constater cette existence par les certificats détaillés des generaux et des amiraux qui les ont commandé ?

L'Europe entiere est informée des forces soit de terre, soit de mer que l'Angleterre doit avoir sur pied pendant le courant d'une campagne puisqu'elles ont été votées en plein parlement ; puisque les subsides ont été accordé en conséquence, puisque ces subsides ayant été bien payés il n'y a pas eu de raison pour que ces forces n'ayent pas existé, et qu'au cas qu'il y ait eu quelques raisons qui en ont empêché l'existence, les ministres doivent en informer la nation et lui tenir conte des sommes qui n'ont pas été employées. Il ne s'agit donc que de scavoir si ces forces ont existé, de scavoir si les ministres ont rempli les intentions de la nation, s'ils ont fait des subsides l'usage qui était indiqué. Il me parait que cette demande est bien juste, bien fondé, bien naturelle. N'est il pas évident qu'en se conduisant autrement, cela doit avoir les conséquences les plus pemicieuses pour l'état.

La maniere de constater cette existence ne peut exposer a aucun danger, il suffit que les généraux, que les amiraux certifient qu'ils ont eus telles forces sous leurs ordres, et par l'ensemble de ces certificats on pourra juger facilement si la totalité des forces qu'on a votées a existé, et dans quel tems elles ont existé. Pour éviter jusqu'a l'ombre du danger on ne demande pas aux généraux et aux amiraux les differents postes ou ces forces sont dispersées, quoique cela fut sans conséquence lorsque la campagne est finie et lorsque l'ennemi a eu tout le tems possible de prendre connoissance de leur qualité et de leur quantité ; on leur demande seulement qu'ils certifient le nombre des forces qu'on leurs a fait passer, et le tems ou ils les ont rescû. Je demande quel danger il peut y avoir a tout cela ? pour moi il m'est impossible d'en appercevoir aucun de quelque maniere que l'on prenne la chose, et j'apperscois la plus grande nécessité pour la nation d'être éclairée sur un objet aussi important. Je sens bien que les ministres peuvent avoir des motifs personnels tres interessants pour eux, pour en faire un mystere ; mais encore un fois il m'est impossible de découvrir la nécessité de ce mystere par rapport au bien public, je n'y vois au contraire que le plus grand danger.

Ne dirait-on pas avec l'air de mystere que les ministres affectent sur ce sujet qu'ils ont des forces cachées dans les nues, ou en ambuscade dans quelque épaisse forest, qui sont prêtes a fondre sur l'ennemi lorsqu'il s'y attendra le moins et dont il convient de lui cacher la connoissance ? ne dirait-on pas qu'ils ont envoyé des forces dans des endroits ou l'ennemi ne peut pas pénétrer ? si cela est a quoi servent ces forces ? que s'il les ont envoyées soit pour attaquer, soit pour se defendre contre l'ennemi, peuvent-ils imaginer que l'ennemi n'ait pas eu connoissance et de leur qualité et de leur quantité ? a quoi sert donc le mystere qu'ils veulent en faire ? cependant le parlement n'a jamais insisté sur un objet aussi important ; après cette condescendance, comment les ministres peuvent ils se plaindre des débats

débats de l'opposition puisqu'ils ont été sans effet, n'a-t-on pas lieu d'être persuadé que c'est à cette condescendance que l'on doit attribuer particulièrement les revers que la nation a éprouvés. Poursuivons encore quelques moments nos observations sur ce sujet ?

Les ministres ne cessent d'accuser l'opposition de mettre des obstacles à leurs opérations, et d'être cause par là de leurs mauvais succès. Pour que ces reproches fussent fondés, il faudrait que les ministres pussent prouver, 1° que l'opposition leur a refusé les subsides qu'ils ont demandé ce qui les a mis dans l'impossibilité d'agir comme ils l'auraient désiré. Mais bien loin que l'opposition ou le parlement leur ait refusé les subsides qu'ils ont demandé, le parlement leur a accordé tous les ans un million sterl. d'extraordinaire au delà des sommes qu'ils ont proposé pour le service de l'état. Il me semble que cela est assez bien faire les choses pour qu'on n'ait pas lieu de se plaindre.

Il faudrait que les ministres pussent prouver 2° que l'opposition a instruit l'ennemi de leurs projets, ce qui les a fait échouer. Si cela était les ministres n'auraient pas manqué d'accuser ceux qui auraient été coupables de cette trahison et de les faire punir. Ils auraient saisi avec empressement cette occasion pour se disculper de leur peu de succès, *eux qui font tant de bruit lorsqu'il peuvent intercepter quelques lettres qui ne signifient rien.* S'ils ne l'ont pas fait, c'est une preuve évidente qu'il n'a jamais rien existé de pareil. Que peuvent donc reprocher les ministres à l'opposition avec justice ?

N'y-at-il pas toujours eu une opposition dans le parlement ? ne sont ce pas les débats de l'opposition qui ont souvent éclairé les ministres et qui leur ont indiqué les opérations qui conviennent au bien de l'état ? ne sont ce pas les débats de l'opposition qui ont souvent éclairé le roy, et l'ont déterminé à prendre des ministres plus capables dans des tems difficiles ? en veut-on des preuves récentes ? que l'on jette

jette les yeux sur ce qui s'est passé au commencement de la guerre de 1740, et de la guerre de 1756 ? c'est aux fermes débats de l'opposition que le roy a du le choix des ministres habiles qui ont conduit les affaires de leur patrie avec tant de gloire et de succès. C'est par ces fermes débats qu'il a connu la nécessité d'éloigner des hommes qui étaient incapables de présider aux affaires dans des tems difficiles. Après cela peut-on douter que *l'opposition ne soit pas le plus sûr, et le plus ferme boulevard de l'état ?** que veuillent donc les ministres en se recriant avec tant de violence contre l'opposition ? ils veuillent sans doute une condescendance aveugle de la part de la nation entière sur toutes leurs opérations quelqu'elles puissent être. Mais alors les voilà *despotes* absolument *despotes*.

L'opposition disent ils encourage l'ennemi et décourage la nation ; le pensent-ils ? je suis persuadé que non. De tout tems il y a eu une opposition et les affaires n'en sont pas allés plus mal lorsqu'elles ont été bien conduites ; *il y a plus ; dans une constitution telle que celle de l'Angleterre il est essentiel qu'il y ait toujours une opposition.* Cette opposition eut elle toujours tort dans ses débats, *elle entretient la nation dans l'habitude de surveiller la puissance exécutive. Le plus grand malheur qui put arriver à la nation Anglaise, serait qu'elle vint à tomber dans le relachement à cet égard ; dès lors elle perdrait bientôt sa liberté ; mais l'opposition n'est pas aujourd'hui dans le cas de se reprocher d'avoir tort dans ses débats ils ne sont que trop bien fondés.*

Ce

* On pourrait peut-être soupçonner que j'ay été sollicité par quelque membre de l'opposition d'écrire ce mémoire. Je donne ma parole d'honneur que je ne connois qui que soit en Angleterre, et que depuis plus de six mois que je suis ici ma société a été bornée à M. de Rumilli et à M. Cordicelli qui l'un et l'autre me font quelque fois l'amitié de venir passer quelques moments avec moi et on ne les soupçonnera certainement pas de se mêler des affaires du gouvernement. Si j'en impose je demande que l'on me regarde et que l'on me traite comme un imposteur. Je n'écris rien que de mon propre mouvement et après y avoir bien réfléchi.

Ce qui encourage l'ennemi ce qui décourage la nation, ce sont les mauvaises opérations, ce sont leurs mauvais succès. Lorsque les affaires sont conduites avec habileté, avec intelligence, l'opposition est la première à y applaudir ou ses cris sont foibles et sans effet.

Que les ministres disent donc ce que peuvent faire les débats du parlement contre leurs opérations? n'ont-ils pas la liberté entière de les combiner et de les diriger comme ils le jugent à propos? sont-ce les débats du parlement qui les empêchent de former tel ou tel projet? qui les empêchent de le mettre à exécution? sont-ce les débats du parlement qui divulguent leurs opérations? non certainement. Les ministres sont les maîtres de les combiner et de les conduire dans le plus grand secret, ils n'en rendent compte à personne, et le parlement ne les connaît qu'après qu'elles ont été exécutées. C'est alors ce me semble qu'il doit lui être permis, *qu'il est de son devoir* d'en apprécier la valeur pour juger de la capacité de ceux qui les ont formées, pour juger s'il convient de laisser entre leurs mains le gouvernement de l'état. Une condescendance aveugle en pareille cas ne serait elle pas criminelle? n'entrenerait elle pas la ruine de l'état, si ceux qui sont à la tête des affaires sont incapables de les conduire?

Cependant c'est cette condescendance aveugle que les ministres voudraient exiger aujourd'hui; ils prêchent le quietisme le plus entier, ils ordonnent le silence sur leurs opérations, ils ordonnent d'être passifs et très passifs, ils veulent qu'on les laisse faire sans marquer la plus légère inquiétude sur ce qu'ils font. Jamais apôtre du quietisme n'a prêché plus à propos cette morale, je l'avoue. Mais si elle convient aux intérêts des ministres, convient-elle également aux intérêts de la nation?

En conséquence de cette morale dont les ministres sont aujourd'hui les apôtres; si quelqu'un leur oppose la moindre résistance, ils le traitent, ils le font traiter par leurs adhérens comme un factieux, comme un homme qui souffle l'esprit de révolte et de tumulte dans

le cœur de la nation et il ne tient pas à eux de le punir et de le faire punir comme tel.

C'est ainsi que s'expriment les ministres dans les pays les plus despotiques de l'orient et de l'Europe pour justifier leurs violences contre ceux qui osent contredire leur conduite. Mais la vérité perce enfin ; et il arrive très souvent que ces ministres sont la victime de leur ineptie et de leur violence, il arrive qu'ils sont disgraciés, qu'ils deviennent l'objet du mépris et de la haine publique, il arrive qu'il leur en coûte quelque fois la vie ; tandis que ceux qu'ils ont opprimés sont ensuite comblés de grâces et d'honneurs. On a tous les jours les exemples les plus frappants de pareils événements.

Cependant ces ministres ont un prétexte qui semble en quelque sorte justifier leur conduite dans ces occasions. Tout le monde sait que dans les pays despotiques les monarques sont censés gouverner par eux-mêmes, et les ministres n'être chargés que de l'exécution de leurs ordres, de sorte qu'en attaquant les opérations du gouvernement, il semble que ce soit attaquer la conduite même du souverain. Mais ici ce n'est pas la même chose ; tout le monde sait que ce sont les ministres qui dirigent tout et que le souverain n'y a aucune part. De sorte qu'en attaquant la conduite des ministres, on ne manque nullement de respect au monarque. Tout le monde sait que dans les pays despotiques la nation a abandonné entièrement au souverain la conduite du gouvernement ; tandis qu'ici la nation s'est réservée le pouvoir d'examiner la conduite de ceux à qui elle a confié la puissance exécutive, de sorte qu'une condescendance aveugle de la part de ses représentants pour les volontés, pour les opérations des ministres serait très criminelle. En voilà je pense assez pour prouver combien il est révoltant, combien il est inique d'oser traiter de factieux les membres du parlement qui ont le courage, qui ont la fermeté de s'élever contre les opérations des ministres et de leur en demander compte. La détresse où se trouve aujourd'hui la nation, les
mauvais

mauvais succès multipliés, le peu désespoir d'en avoir de meilleurs à l'avenir, leurs en font un devoir indispensable. Poursuivons nos observations sur les opérations des ministres ?

Les ministres on di plusieurs fois en plein parlement qu'ils ne mériteraient pas d'être ministres s'ils n'avaient pas toujours en main des forces capables de tenir tête et de combattre avec succès non seulement les forces réunies de la France et de l'Espagne, mais même de l'Europe entière si elle se liguait contre l'Angleterre. Voilà ce dont ils se sont vantés plusieurs fois en plein parlement. Voyons à présent, quel a été le résultat de tout cet étalage pompeux et foudroyant ?

La France fait un traité avec les Américains, la France fait à Toulon un armement en faveur des Américains, la France par cette conduite provoque donc contre elle seule ces forces immenses qui devaient tenir tête à l'Europe entière si elle se fut armée contre l'Angleterre. Qui n'aurait pas cru après ce dont les ministres s'étaient vantés. Que l'Angleterre allait engloûtir dans un instant les forces de la France ? Commençons par examiner quelles étaient les forces que les ministres avaient sur pied lors de cet événement, nous considérerons ensuite les motifs qu'ils pouvoient avoir pour laisser l'Angleterre dans l'état de foiblesse où elle se trouvoit alors, après quoi nous comparerons les opérations qui convenaient aux intérêts de l'Angleterre avec celles que les ministres ont exécuté.

Quelles étaient les forces que les ministres avaient à opposer à celles de la France lors de son traité avec les Américains ? ils n'en avaient point ou presque point. Pour se convaincre de cette vérité il faut entrer en quelques détails.

Les ministres n'avaient point de flottes dans la Méditerranée ou ils auraient dû en avoir une, ou ils auraient dû au moins en envoyer une considérable au moment du traité de la France avec les Américains comme nous le verrons toute à l'heure. Les ministres n'avaient

ent que des forces très foibles en Amerique, puisque M. l'amiral Howe y étoit fort inferieur a M. le Cte d'Estaing qui n'avait cependant que douze vaisseaux de lignes ce qui a obligé M. le général Clinton d'évacuer Philadelphie, &c. Les ministres ont eu besoin de beaucoup de tems pour pouvoir envoyer M. l'amiral Biron avec seulement douze vaisseaux de ligné *assés mauvais voiliers* courir et suivre a la piste M. le Cte d'Estaing. Enfin lorsque M. l'amiral Keppel a été prendre connoissance de la flotte dont on venait de lui donner le commandement, il n'a pas trouvé douze vaisseaux en état de mettre en mer. Et ce n'est que par des travaux immenses contiueés jour et nuit qu'on a pû p. rvenir au bout de quatre mois a lui fournir une trentaine de vaisseaux pour tenir tête a la flotte Française dans l'ocean. Tel étoit l'état des forces que les ministres avaient sur pied lors du traité de la France avec les Americains. A present je demande ou en eut été l'Angleterre si elle avait eue a combattre alors non pas les forces reunies de l'Europe entiere comme le disaient les ministres, mais seulement les forces réunies de la France et de l'Espagne ?

Quels pouvaient être les raisons des ministres pour tenir les forces de l'Angleterre dans cet état de foiblesse ? croyaient-ils effrayer toute l'Europe avec des phrases pompeuses et des termes menacents ? prenaient-ils toutes les puissances de l'Europe pour une troupe d'oiseaux timides qui se laissent épouvanter par quelques guenilles que l'on expose dans un champ ? encore une fois comme justifier cette sécurité ou cette négligence des ministres ? diront-ils que le parlement leurs avait refusé les subsides qu'ils ont demandé ? ils ne peuvent pas le dire, puisque le parlement leurs a toujours accordé un million de livres ster.. Au dela des sommes qu'ils ont proposé pour le service de l'état. Diront-ils qu'ils se fiaient aux assurances de la France et de l'Espagne sur les intentions ou elles étaient l'une et l'autre de vivre en paix avec l'Angleterre ? Mais ils ne pouvaient pas ignorer qu'avant le commencement de la derniere guerre les ministres

Anglais

Anglais avaient souvent faits les mêmes protestations tandis qu'ils profitaient de toutes les occasions qui pouvoient se présenter pour détruire et ruiner les forces maritimes et le commerce de la France. Les ministres actuels scavaient donc par experience la confiance que l'on peut donner a ces sortes des protestations. Ils scavaient que malgré ces protestations la France et l'Espagne faisaient travailler dans leurs ports avec beaucoup de célérité a la construction et l'équipement de leurs flottes, ils scavaient que la France avait des liaisons avec les Americains, ils scavaient qu'il pouvaient survenir mille évènements en Amerique capables de déterminer la France a se déclarer en faveur des Americains, ils scavaient *que dès la fin de 1776, et au commencement de 1777 la France avait rassemblé dans ses ports de Brest et de Toulon les matelots nécessaire a l'équipement de ses flottes*, ce qui indiquait bien évidemment qu'elle était sur le point de déclarer la guerre a l'Angleterre, ils scavaient tout cela ou dumoins ils devaient le scavoir. Et c'est dans ce tems la même qu'ils restaient dans la plus grande sécurité, c'est dans ce tems la qu'ils ne tenaient sur pied aucune force capable de s'opposer a celles que la France était en état de faire agir au premier moment qu'elle le jugerait a propos ; c'est dans ce tems la qu'ils se contentaient de quelques rodomontades prononcées avec beaucoup d'orgueil. Encore un coup comment justifier cette conduite ?

Mais disent aujourdui les ministres, si nous n'avions que peu de forces en état d'agir lorsque la France a fait son traité avec les Americains c'est que l'incendie de Portsmouth avait brulé toutes nos voiles, tous nos cordages, toutes les matieres nécessaires a leur fabrication. Examinons la valeur de cette réponse ; elle en vaut bien la peine, et elle mérite d'autant plus d'être approfondie que personne n'y a répondu jusqu'ici. Donnons a cette réponse toute la valeur possible, et en lui donnant toute la valeur possible, nous en connoitrons encore plus la ridiculeté.

D'abord

D'abord les dommages occasionnés par l'incendie de Portsmouth n'ont été évalués que soixante mille livres sterl. Il n'est donc pas vraisemblable que l'Angleterre ait perdu dans cette occasion toutes les voiles, tous les cordages nécessaires à l'équipement de ses flottes, et l'Angleterre a d'autres ports, d'autres magasins où il aurait du s'en trouver une très grande quantité? Mais supposons que tout ait été alors consumé par cette incendie, il n'y a certainement pas la de quoi justifier les ministres comme nous allons le voir, au contraire il y a de quoi leurs attirer les reproches les plus graves.

L'incendie de Portsmouth est arrivée au mois de Décembre 1776. Dans ce tems la tout imposait aux ministres la loi la plus sévère de se hater de remplir promptement leurs magasins et leurs arsenaux de toutes les choses qui avaient été consumées par les flames, tout leurs indiquait la nécessité d'avoir des forces prêtes à agir au premier signal.

Depuis l'époque de cette incendie jusqu'au mois de Mars 1778 que la France a fait signifier à l'Angleterre son traité avec les Américains, il s'est écoulé plus de seize mois. La Hollande offrait aux ministres des magasins immenses où ils auraient pu trouver abondamment et les matières nécessaires à la fabrication des voiles et des cordages, &c. et ces mêmes voiles et cordages tous fabriqués s'ils avaient voulu. Il ne tenait donc qu'à eux de réparer promptement les dommages de l'incendie, et tout, comme je viens de le dire leurs en imposait la loi la plus sévère, cependant ils ne l'ont pas fait.

Depuis l'époque de l'incendie jusqu'au moment de la signification du traité avec les Américains il s'est écoulé plus de seize mois comme je l'ai déjà dit. Ces seize mois étaient bien plus que suffisants pour tirer du nord toutes les matières consumées par l'incendie et pour faire fabriquer les voiles et les cordages nécessaires au service des flottes, puisque dans l'espace de quatre mois on en a fabriqué assez pour
l'équipement

l'équipement des flottes de M. l'amiral Biron et de M. l'amiral Keppel. Les ministres auraient donc dus avoir leurs flottes en état d'agir aussitôt que la France a fait signifier à l'Angleterre son traité avec les Américains. Cependant ils n'avaient point alors de flottes en état de mettre en mer ; et c'est pour avoir été pris ainsi au dépourvu que l'Angleterre a éprouvé ensuite tant de revers. Allons plus loin.

Long tems avant 1776 et 1777 les ministres n'ignoraient pas les liaisons de la France avec les Américains ; le lord Stormont avait souvent poussé la dessus les cris les plus aigres et les plus aigus ; il mettait continuellement le marché à la main aux ministres de France ; qui n'aurait pas cru après cela que les ministres d'Angleterre tenaient alors toutes prêtes des forces suffisantes pour anéantir les forces maritimes de la France si elle leurs refusait la satisfaction qu'ils demandaient, et c'est dans ce tems la même qu'ils laissaient pourrir leurs vaisseaux dans leurs ports, c'est dans ce tems la même qu'ils en avaient déposé tous les agrès dans les arsenaux et dans les magasins au risque de les voir consumer par une incendié qui pouvait arriver de cent façons différentes. Au risque de se trouver entièrement à la merci de la France si elle se fut déclarée alors contre l'Angleterre. Poursuivons.

Plus les ministres de France paraissaient avoir de complaisance pour les crialleries de Lord Stormont, plus les ministres d'Angleterre devaient juger qu'une puissance telle que la France devait être révoltée de se voir ainsi harcelée chés elle et troublée jusque dans les plus petites operations de son commerce ; plus les ministres d'Angleterre devaient juger qu'une puissance telle que la France travaillerait avec toute la chaleur possible, comme elle le faisait en effet, et saisirait la première occasion pour éloigner pour toujours de pareils clameurs et se veanger du ton imperieux du Lord Stormont. Plus par conséquent les ministres d'Angleterre devaient sentir la nécessité d'avoir toujours prêtes

prêtes des forces capable d'agir avec vigueur contre la France au premier signal. cependant c'est dans ce tems la qu'ils laissaient pourrir leurs vaisseaux et qu'ils, &c. comment justifier cette conduite ? je l'ignore. Mais c'est a cette conduite sage, ferme, et prévoyante des ministres que l'Angleterre doit aujourd'hui l'état ou elle se trouve, et la multitude d'ennemis dont elle est surchargée. Leur intelligence, leur profonde pénétration ne s'est pas démentie dans les opérations qui ont suivi ces premiers échantillons de leur habileté, comme je vais le démontrer en comparant les opérations qui convenaient alors aux intérêts de l'Angleterre avec celles que les ministres ont exécuté.

Les ministres n'ont pas pu ignorer que M. le Cte d'Estaing était parti dès le mois de Mars 1778 pour aller prendre a Toulon le commandement d'une flotte que l'on y équipait avec toute la célérité possible. Je veux qu'ils ignorassent la destination de cette flotte, quoiqu'il n'y eut personne qui n'en fut informé, quoique tout ce qui se passait dut les informer de la vraie destination de cette flotte. Mais cette ignorance de leur part devait leur indiquer les deux seules opérations qui convenaient aux intérêts de l'Angleterre, et moins ils avaient de force en état d'agir, plus il leur était indispensable de s'occuper de ces opérations puisqu'avec de foibles moyens ils pouvaient espérer de décider tout d'un coup la guerre en leur faveur.

La première de ces opérations était d'envoyer dans le Méditerranée une flotte au moins égale a celle que devait commander M. le Cte d'Estaing. Diront-ils qu'ils n'en ont pas eu le tems ? Tout le monde sait que M. le Cte d'Estaing est parti pour Toulon dès les premières jours du mois de Mars 1778, tout le monde sait qu'il s'y est arrêté près de deux mois avant que cette flotte fut équipée et en état de mettre en mer, tout le monde sait que sa traversée a été très laborieuse, et qu'il a été près de six semaines avant de sortir du détroit.

Quatre

Quatre mois ou environ n'étaient-ils pas plus que suffisants aux flottes Anglaises pour se rendre dans la Méditerranée ?

Si les ministres eussent envoyé dans la Méditerranée une flotte pour observer et combattre M. le Cte d'Estaing lorsqu'il sortirait de Toulon, et on vient de voir qu'ils ont eu bien plus de tems qu'il ne leurs en fallait pour cela, on vient de voir que l'incertitude ou ils étaient de la destination de la flotte de M. le Cte d'Estaing leurs en imposait la nécessité la plus indispensable : en supposant même que la flotte Anglaise eut été seulement égale à celle de M. le Cte d'Estaing, que l'on scavait ne devoir pas excéder le nombre de douze vaisseaux de ligne. Quelques eussent été les succès de ce combat ; l'Angleterre ne pouvait en retirer que les plus grands avantages, sans qu'il put lui en résulter le moindre inconvénient. C'est ce qu'il faut démontrer.

Si M. le Cte d'Estaing eut été battu ; dès lors la guerre était décidée en faveur de l'Angleterre. La perte de cette bataille eut privé les Américains des secours qu'ils attendaient de leur nouvel allié, ce qui eut certainement abattu leur courage ; la perte de cette bataille eut contenu toutes les puissances de l'Europe, et eut jetté la France dans les plus grands embarras, surtout si les ministres avaient su profiter avec un peu d'intelligence de la situation où se trouvait alors les affaires de l'Europe, comme je l'ai fait voir dans le mémoire que j'ay publié.

Tout concourait en faveur de l'Angleterre dans cette occasion ; M. le Cte d'Estaing avait ses ordres pour se rendre en Amérique, en conséquence il eut taché d'éviter le combat, ce qui gêne beaucoup un général lors que dans cette circonstance il est obligé de livrer bataille. Les vaisseaux de M. le Cte d'Estaing étaient chargés d'une grande quantité de munitions de toute espèce soit pour son usage personnel, soit pour le service des Américains ce qui les eut empêché de manœuvrer avec facilité ; ces deux circonstances eussent nécessairement beau-

coup diminué la vivacité du choc de sa part, tandis que la flotte Anglaise n'étant gênée par aucun de ces inconvénients pouvait manœuvrer et combattre à son aise, et tirer tous les avantages possibles de ce combat dont tout concourrait à lui assurer le succès.

Si M. le Cte d'Estaing avait eu l'avantage dans ce combat, il ne pouvait pas beaucoup profiter de sa victoire comme je viens de le faire voir, et les flottes Anglaises trouvaient un azile à Port Mahon, même à Gibraltar. Dans cette position qu'eût pu faire M. le Cte d'Estaing ? comme il n'est pas douteux que sa flotte eut beaucoup souffert par la violence du combat ; ou il aurait été obligé de retourner avec toute sa flotte à Toulon pour se ravitailler, et alors les ministres d'Angleterre auraient eu le tems d'envoyer des renforts à la flotte battue pour la mettre en état de renouveler le combat lorsque M. le Cte d'Estaing serait sorti une seconde fois de Toulon pour exécuter les opérations dont il était chargé. Ou M. le Cte d'Estaing aurait continué sa route et se serait contenté de renvoyer à Toulon les vaisseaux maltraités et désarmés dans le combat, ce qui l'eut fort affoibli ; et il aurait été facile alors d'envoyer à sa rencontre une flotte capable de l'arrêter et qui en lui livrant un second combat, quelque en eut été le succès, l'eussent empêché de continuer ses opérations. Alors il en eut résulté pour l'Angleterre tous les avantages dont j'ay parlé cy-dessus. Telle était la première opération que la nécessité aurait dû indiquer aux ministres les moins clairvoyants ; tels en eussent été les effets. Passons à la seconde opération dont ils pouvaient faire usage au défaut de celle là, et dont ils auraient retiré les plus grands avantages.

Les ministres ignoraient la destination de la flotte de M. le Cte d'Estaing quoiqu'il n'y eut personne qui l'ignorât, quoique tout ce qui s'était passé dut les convaincre de cette destination. Passons leur cette ignorance ? il faut bien être un peu indulgent à leur égard, ils en ont

ont grand besoin. Mais ils sont obligés de convenir qu'ils n'avaient rien à craindre de la part de M. le Cte d'Estaing pour les Grandes Indes, puisque la compagnie avait envoyé des ordres dès le mois de Mars pour s'emparer de tous les établissemens Français dans ces contrées, de sorte que M. le Cte d'Estaing en arrivant dans les grandes Indes n'aurait pas trouvé un pouce de terre où débarquer, ce qui l'eût mis dans l'impossibilité de rien opérer. Les ministres n'avaient également rien à craindre pour les Indes Occidentales parce que la saison était trop avancée pour permettre à M. le Cte d'Estaing d'y rien entreprendre supposé que telle eût été sa destination, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence. Il ne restait donc plus qu'à veiller à la sûreté des armées et des flottes Anglaises en Amérique qui étaient dans une situation très précaire, il ne restait plus qu'à empêcher les Américains de recevoir des secours de leur nouvel allié. Il convenait donc dans cette position, au lieu d'envoyer M. l'amiral Biron courir après et suivre à la piste M. le Cte d'Estaing comme on la fait, il convenait de l'envoyer droit à Neu York ou il pouvait arriver long tems avant que M. le Cte d'Estaing eût pu se rendre en Amérique. Dès lors le général qui commandait en Amérique n'ayant rien à redouter des entreprises de M. le Cte d'Estaing aurait conservé Philadelphie, les Jerseys, &c., il aurait pu espérer de continuer avec succès ses opérations. Dès lors M. l'amiral Biron pouvant augmenter sa flotte d'une partie de celle de M. l'amiral Howe aurait été en état d'aller au devant de M. le Cte d'Estaing lorsqu'il aurait appri son arrivée. Dans cette situation que d'avantages en faveur de M. l'amiral Biron ? quelle position pénible et embarrassante pour M. le Cte d'Estaing ? M. le Cte d'Estaing chargé d'une commission qu'il avait ordre d'exécuter à quelque prix que ce fut ; M. le Cte d'Estaing fatigué par une traversée longue et très laborieuse, n'aurait pu combattre que faiblement, tandis que M. l'amiral Biron supérieur en forces, n'étant arrêté par aucun obstacle, n'ayant pour objet que la

destruction de la flotte Française aurait combattu avec le plus grand acharnement et la plus grande aisance. Tout concourait dans cette circonstance à assurer à M. l'amiral Biron une victoire complète, et voici quelles en eussent été les suites.

Si M. le Cte d'Estaing eut été battu sa mission était manquée, sa flotte eut été détruite sans ressource et au lieu de porter des secours aux Américains, il aurait paru devant eux dans l'état le plus déplorable et le plus décourageant pour eux; il eut été obligé de demander aux Américains de puissants secours qu'ils eussent été hors d'état de lui fournir, ou qu'ils se seraient peut-être bien gardé de lui fournir dans cette circonstance, quand même ils l'auraient pus.

Si M. le Cte d'Estaing eut été battu sous les yeux des Américains, la guerre était terminée en faveur de l'Angleterre, les Américains fussent tombés dans le découragement, aucune puissance de l'Europe ne se fut déclarée en faveur de la France, et la France dans la situation où se trouvaient alors les affaires de l'Europe se serait trouvée dans le plus grand embarras, si les ministres avaient su en profiter. Comme je l'ai déjà dit.

Si M. le Cte d'Estaing eut été battu la France n'aurait pas été en état d'envoyer une nouvelle flotte en Amérique, et eut été par conséquent obligée d'abandonner les Américains, ce qui je crois les aurait disposé à se reconcilier avec la métropole.

Si M. le Cte d'Estaing contre toute apparence eut eu l'avantage dans ce combat, il n'en eut été guère plus avancé. Sa position et sa mission l'eussent empêché de profiter de sa victoire, il aurait été forcé de se rendre dans quelque port des Américains ou il aurait toujours paru fort malbré par la violence du combat qu'il venait de livrer, et où il aurait eu besoin d'une grande assistance de leur part. Tandis que M. l'amiral Biron en se retirant à Neu Yorck pouvait aisément se réparer, et être renforcé par le reste de la flotte de M.

l'amiral

l'amiral Howe. Par la M. l'amiral Biron aurait été en état de marcher de nouveau a la rencontre de M. le Cte d'Estaing et de l'attaquer une seconde fois lorsqu'il aurait été obligé de quitter les ports d'Amerique. Par cette manœuvre M. l'amiral Biron eut été maitre des mers de l'Amerique, et eut donné au général qui commandait les armées Anglaïses la facilité de pouvoir continuer ses operations sans inquiétude. Par cette manœuvre M. l'amiral Biron serait sans doute parvenu a détruire la flotte Francaïses dans un second combat, ce qui aurait produi tous les effets dont j'ay parlé cy-dessus.

Ces deux operations étaient bien simples, bien naturelles, bien solides, elles étaient dictées par la nécessité, cependant les ministres ne s'en font pas même douté. Ils ont laissé M. le Cte d'Estaing sortir tranquillement de Toulon, traverser la Méditerranée, déboucher du détroit de Gibraltar, et poursuivre sa route sans y mettre le moindre obstacle. Après quoi semblables a des enfants qui courent après un oiseau qu'ils ont laissé échaper, ils ont envoyé M. l'amiral Biron courir après M. le Cte d'Estaing et le suivre a la piste quoiqu'il y eut une impossibilité physique de pouvoir l'atteindre avant qu'il eut rempli sa mission, ce qui rendait absolument inutiles les operations de M. l'amiral Biron.

Qu'est il arrivé de cette bevuë ? il est arrivé que M. général Clinton craignant de voire fondre M. le Cte d'Estaing sur quelqu'un de ses postes a été obligé d'évacuer Philadelphie, &c., il est arrivé que malgré son habileté et la valeur de ses troupes il a été sur le point d'éprouver le fort de M. le général Burgoyne, sans la faute que l'on reproche a un général Americain qui a abandonné un poste dont la défense aurait mi le plus grand obstacle a la retraite de l'armée Anglaïse, &c. Tout le monde scait que si M. le Cte d'Estaing eut pû arriver huit jours plus tot dans la Délavare il eut ruiné et détrui entierement la flotte et les navires

vires Anglais qui s'y trouvaient, ce qui aurait causé la perte de l'armée entière. Tout le monde scait que si M. le Cte d'Estaing eut pu s'arrêter quatre jours de plus devant Neu Yorck, il eut intercepté le convoi qui apportait d'Europe les renforts et les approvisionnements pour l'armée, ce qui l'aurait réduite aux dernières extremités.

Tel a été le résultat des opérations bien combinées des ministres, et si l'Angleterre n'a pas succombé dès les premières moments de la guerre avec la France, le doit elle a leur prévoyance, ou a leur sagesse? le doit elle a la justesse de leurs opérations? non certainement; elle le doit au hazard, elle le doit a une tempeste. Que l'on juge a present de ce qui serait résulté en faveur de l'Angleterre si les ministres avaient fait usage des opérations dont je viens de parler, si les ministres s'étaient condui avec tant soit peu d'intelligence et de fermeté, puisque sans avoir fait aucune opération de quelque valeur que ce puisse être, la France s'est cependant trouvée dans de tres grands embarras a la fin de la campagne de 1778. Qu'on se rappelle dans quelle situation se trouvait alors M. le Cte d'Estaing?

Et puis que font les ministres pour tacher de se disculper? ils publient un mémoire de plus de cent pages rempli de contes bleux, ou le Lord Stormont étale avec emphase un tas de nouvelles qui se débitent au jardin dus palais royal sous l'arbre de cracovie, pour prouver sa vigilance lorsqu'il était en France; et tout le monde a ri de ce fastidieux mémoire. Tandis qu'avec quatre pages écrites avec intelligence et avec discernement ils pouvaient mettre tout le monde de leur côté. Que disent encore les ministres dans ce mémoire? ils crient comme des enfants a la perfidie contre la France, tandis qu'ils ne cessaient de provoquer cette puissance, tandis que s'il y avait eu quelque perfidie de la part de la France, il n'y a pas une nation au monde tant ancienne que moderne a qui on ne puisse faire ce reproche dans pareille occasion, tandis que l'Angleterre n'en est pas plus

plus exemte que les autres, tandis que ce qu'ils appellent perfidie a toujours été justifié par des raisons d'état, tandis enfin. . . . Mais je m'arrete, et ce par discretion, car ce que j'aurais a dire encore la dessus porterait le plus grand préjudice a l'Angleterre sur tout dans les circonstances presentes. Je suis seulement surpris que ce que j'aurais a dire a cet égard ait échappé a la sagacité bien prouvée et bien reconnue de M. le Cte de Vergennes ministre des affaires étrangers en France. Tels sont les chétifs moyens qu'ils prennent pour tacher détourdir la nation et de se disculper de leurs mauvaises operations. Passons aux operations de la campagne de 1779.

Dès le mois de Decembre 1778, dès le commencement de l'année 1779, les operations de la France indiquaient avec certitude qu'elle était assuré de l'assistance de l'Espagne, et que l'Espagne était décidée a déclarer la guerre a l'Angleterre. Pour peu que le Lord Stormont eut connu la France, il lui était impossible de douter de cette vérité qui était annoncée avec la plus grande évidence. Cependant plus de quatre mois après, le Lord Stormont censure avec vigueur les membres éclairés du parlement qui osent annoncer cette nouvelle a la nation afin qu'elle prenne ses mesures contre cette événement. Le Lord Stormont fait alors l'éloge le plus pompeux des assurances que donne l'Espagne sur l'intention ou elle est de vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre. Le Lord Stormont fait un crime très grave a quiconque ose douter de la sincerité de ces assurances, il exige la dessus le plus grand silence ; tant le Lord Stormont est clairvoyant ? tant il est pénétrant ?

Trois mois après cet étalage pompeux le ministre d'Espagne déclare la guerre a l'Angleterre de la part du roy son maitre. Le Lord North est chargé de porter cette nouvelle au parlement ; il s'y rend avec l'air le plus gai, le plus satisfait comme s'il avait apporté a cette auguste assemblée la nouvelle la plus agréable qu'on puisse lui annoncer. Lorsqu'il a fait part de cette nouvelle ; un membre du
parlement

parlement lui reproche cet air de gaieté et lui di qu'il ne voit rien de fort réjouissant dans cette nouvelle. Le Lord North lui répond qu'il est fâché de le voir s'en affliger, *mais que chacun a sa façon de voir les choses.* Voilà qui est beau mylord, mais bien beau de la part d'un premier ministre. Qui n'aurait pas cru après cela que vous aviez pri depuis long tems vos mesures contre cet événement ? qui n'aurait pas cru que vous aviez alors en main des moyens assurés pour faire repentir l'Espagne de la démarche qu'elle venait de faire ? voilà je crois la seule idée que pouvait présenter votre air de gaieté sans quoi il se serait senti de la *démence.* Voyons à présent quels moyens vous aviez pour faire repentir l'Espagne de sa démarche ? voyons votre conduite et vos opérations dans cette occasion ?

La flotte de France sort de Brest et se rend sur les côtes d'Espagne pour former la jonction avec les Espagnols ; et les ministres n'opposent aucune forces pour combattre la flotte Française avant cette jonction. C'était cependant bien la le moment et ce moment était très précieux à saisir. Poursuivons ; l'amiral Français est obligé d'attendre long tems la flotte Espa. et la maladie se met dans les équipages de la flotte Française, cela est connu de toute l'Europe, et les ministres ne profitent pas de cette circonstance pour faire attaquer cette flotte ? cependant ils avaient alors une flotte supérieure à la flotte Française, et ils savaient qu'après la jonction des flottes combinées, la flotte Anglaise leurs serait très inférieure. Qu'attendaient-ils donc pour faire attaquer la flotte Française ? toutes les circonstances n'étaient elles pas en leur faveur ? ce n'est donc plus ici le cas de dire comme ils ne cessent de dire, que ce sont les flottes Françaises qui évitent les flottes Anglaises ? voilà un moment où elles ne pouvaient pas les éviter ; pourquoi ne l'ont-ils pas saisi ? et ce moment était certainement bien favorable pour la flotte Anglaise.

En voyant cette inaction, après l'air de gaieté avec lequel le Lord North avoit annoncé au parlement, la déclaration de la guerre de l'Espagne contre l'Angleterre tout le monde était tenté de croire, moi-même je pensais que les ministres avaient dans quelque rédoui inconnu des forces confiderables, et qu'ils allaient les en tirer pour combattre avec vigueur et détruire d'un seul coup les forces combinées de la France et de l'Espagne ; c'est a cela que j'attribuais l'air de gaieté du Lord North, et j'imaginai que cet événement allait l'élever au comble de la gloire. Mais je ne suis pas resté long tems dans mon erreur.

On a été bientôt informé que la flotte Anglaise sous les ordres de M. l'amiral Hardi devenue très inferieure aux flottes combinées était obligée de leures abandonner la mer et de se retirer ; on a été bientôt informé de l'entrée des flottes combinées dans la manche, et de leure arrivée devant Plymouth. Il n'y a pas un homme en Angleterre qui ne convienne aujourd'hui que Plymouth était alors destitué de tout moyen de défense, et que si l'amiral Francais l'eut attaqué, il n'y eut trouvé aucune résistance, qu'il y eut détrui tout ce qui était dans le port et que les magasins seraient devenus la proie d'une incendie et des flames, ce qui aurait fait un tort irréparable a l'Angleterre. Il n'y a di-je personne qui doute de cette verité. Comment justifier cette négligence de la part des ministres dans un tems ou l'Angleterre était menacée d'une descente de la part de la France. Daus un tems ou les ministres avaient mi sur pied toutes les milices d'Angleterre pour se garantir de cet événement.

Si l'amiral Francais n'a pas exécuté cette operation quelque facile qu'elle fut ; le Lord North et les autres ministres n'ont aucune raison de s'en prévaloir, et de s'en glorifier. Ce n'est ny a leure prévoyance, ny a leure habileté que cette place a due sont salut.

Si l'amiral Francais n'a pas exécuté cette operation, c'est qu'il en a été empêché par des très fortes raisons. Comme qui que ce soit ne

peut douter du courage et de l'habileté de M. le Cte d'Orvilliers, son inaction dans un moment si intéressant devait ouvrir les yeux sur les motifs qui l'occasionnaient. Ces motifs n'étaient pas difficiles à deviner, il y a plus, ils étaient assez publics. Pour peu que les ministres eussent été clairvoyants, pour peu qu'ils eussent été pénétrants, il leur était facile d'appréhender que les raisons qui empêchaient M. le Cte d'Orvilliers de rien entreprendre, indiquaient qu'il était hors d'état de soutenir un combat. Tout devait par conséquent engager les ministres à ordonner de l'attaquer avec vigueur. Il ne s'agissait pas dans ce moment de la supériorité des flottes combinées; il s'agissait de leur situation, il s'agissait de la Mais je suis forcé de n'en pas dire davantage.

N'y a-t-il pas mille circonstances où des forces inférieures peuvent se promettre un succès assuré sur des forces très supérieures? le combat de Camden n'en est-il pas une preuve très récente? et s'il y eut jamais moment où la supériorité du nombre ne décide de rien? s'il y eut jamais moment où la supériorité du nombre est très embarrassante? c'est celui où M. le Cte d'Orvilliers s'est retiré de devant Plymouth. Je le répète, M. le Cte d'Orvillier en se retirant de devant Plymouth sans avoir rien entrepris, indiquait très clairement qu'il avait bien des raisons qui le mettaient hors d'état de soutenir un combat. C'était donc le moment de le faire attaquer avec vigueur. Que si l'on me demande pourquoi M. le Cte d'Orvillier n'étant pas en état de combattre s'est cependant présenté jusque devant Plymouth? parmi plusieurs raisons que je pourrais apporter, je me contenterai de dire que c'est parce que les ministres de France connaissaient assez bien la pénétration et la vigueur du génie des ministres d'Angleterre pour n'avoir rien à en redouter.

Si la flotte Anglaise eut attaqué les flottes combinées, et si elle eut eu le moindre avantage sur ces flottes comme tout concourrait à le lui assurer, il en eut résulté les suites les plus fâcheuses pour les flottes com-

combinées dans la position où elles se trouvaient n'ayant aucun port où se réfugier. Si la flotte Anglaise eut été battue elle avait ses ports prest à la recevoir, et les mêmes motifs qui obligeaient l'amiral Français de se retirer sans avoir rien entrepris, l'eussent empêché de poursuivre sa victoire. Il ne pouvoit donc résulter de cette opération aucun désavantage pour l'Angleterre en cas d'un mauvais succès, tandis que le moindre succès eut produit les événements les plus avantageux et les plus favorables pour elle; eut peut-être brouillé pour toujours les puissances nouvellement alliées par ce qu'elles n'auraient pas manqué de s'accuser réciproquement de leur désastre.

Ce coup hardi quelqu'en eut été le succès eut ranimé le courage de la nation, eut fait le plus grand honneur à l'Angleterre dans toute l'Europe et dans les autres parties du monde, eut réchauffé ses partisans en sa faveur. Cependant les ministres n'y ont pas même pensé; et contents comme des enfans d'avoir échappé à un danger contre lequel ils n'avaient pris aucune précaution, ils en ont fait trophée, comme si c'eut été à leur habileté, et à la vigueur de leurs opérations que leur patrie avait due son salut. Comme s'ils ne devaient pas être responsables d'avoir exposé leur patrie au plus grands dangers; comme s'ils ne devaient pas être responsables d'avoir manqué l'occasion la plus favorable de servir utilement leur patrie?

Quel a été le résultat de cette conduite de la part des ministres? tout le monde sait que c'est par l'effet du pur hazard que la flotte marchande des Indes Occidentales est arrivée dans les ports d'Angleterre, et la perte de cette flotte eut plongé la nation dans la désolation et dans la plus grande détresse. Les Espagnols se sont emparés de plusieurs établissemens Anglais, M. le Cte d'Estaing s'est emparé de la Granade, il a battu les flottes Anglaises de manière à ce qu'on ne lui conteste pas sa victoire et après s'être rendu maître de la mer dans les Indes Occidentales, il s'est préparé à aller fondre en Amérique.

M. le général Clinton sachant que l'amiral qui commande les flottes Anglaises en Amerique était hor d'état de résister a M. le Cte d'Estaing, et craignant de voir ce dernier fondre sur quelqu'uns de ses postes a été obligé d'évacuer Rhode Island. Tels ont été les évènements de cette campagne. Sont ce donc la les évènements que Lord North prévoyait lorsqu'il a porté d'un air si gai et si satisfait au parlement la déclaration de la guerre de la part de l'Espagne ? font ce la les raisons qui l'ont engagé a répondre avec orgueil et avec dérision a un membre du parlement qui ne voyait pas cette déclaration de guerre d'un œil si satisfait, *que chacun avait sa façon de voire.* Convenés mylord que vous avés bien mal vu, et que vous voyés bien mal ? ou convenés que vous estes bien indifférent sur les évènements le plus facheux ? venons aux operations de l'année dernière 1780.

Dans les premiers mois de cette année un membre éclairé du parlement annonce que la Russie forme une ligue formidable en faveur des puissances neutres, et que cette ligue ne peut être que très préjudiciable aux interrest de l'Angleterre. Le Lord Stormont qui avait jugé avec tant de pénétration des desseins de l'Espagne en 1779, prend encore la parole dans cette circonstance, il censure amèrement le membre éclairé du parlement qui fait part de cet événement intéressant, il prétend qu'il se trompe, il prétend que c'est un crime que d'ozer soupçonner la Russie d'un pareil projet quoiqu'il fut déjà très public, il donne les assurances le plus positives des bonnes intentions de la Russie en faveur de l'Angleterre, tant il est bien instrui, tant il est clairvoyant ? il croi que de pareils avis font tort a sa pénétration, font tort a ses lumieres pour lesquelles il exige la confiance la plus aveugle. Il ordonne ensuite le silence le plus sévère sur tout ce qui regarde son département. Enfin il imagine qu'avec de grands mots, qu'avec des éloges pompeux mêlés de quelques dis-

discours doucereux et patelains il fera changer les résolutions de la Russie. Qu'arrivet-il ?

La ligue du nord n'en va pas moins son train, elle prend toute la consistance possible ; la Russie fait partir en conséquence une flotte de 17 ou 18 vaisseaux de lignes. Cette flotte vient braver l'Angleterre jusque chès elle, cette flotte vient dans les dunes ou elle s'arrête plusieurs jours. Que restait-il à faire puisque les grands éloges, puisque les discours doucereux et patelains du Lord Stormont n'avaient pas converti la Russie ? c'était de profiter de cette circonstance, c'était comme je l'ai dit dans mon mémoire la dessus de ne pas perdre un moment pour détruire ou pour s'emparer de cette flotte.*

Au lieu de cette operation qu'at-on fait ? on a fêté, caressé les officiers de la flotte Russe, on leurs a donné de grands repas, et on a laissé partir tranquillement cette flotte dont les escadres ont été établir leurs croisières, l'une dans la Méditerranée, l'autre dans l'Océan, l'autre dans la Baltique ; de sorte qu'elles se trouvent en état d'écraser dans toutes ces mers le commerce de l'Angleterre, si l'Angleterre s'avise de molester tant soit peu le commerce de la Russie de quelque espèce qu'il puisse être.

Cette disposition des escadres Russes vient enfin d'ouvrir les yeux des ministres et particulièrement du Lord Stormont ; comme il en
 prévoit

* Je fais qu'on a dit du mémoire que j'ay publié à ce sujet que j'ay parlé après-coup, parceque cette operation avait été proposée dans les papiers publics. Pour se convaincre que ce ne sont pas les papiers publics qui m'ont instruit la dessus. Il suffit de voir, 1^o la date de ma lettre au Lord Stormont, dans laquelle je lui annonçais ce mémoire. 2^o il suffit d'observer que j'ay dit dans ce mémoire, comme je le répète encore qu'il eut été tres facile non seulement d'appaiser ensuite la Russie, mais de l'amener dans les intérêts de l'Angleterre. C'était sur ce principe que j'avais particulièrement calculé cette operation. Si on ignore les moyens de remplir cet objet, ce n'est pas ma faute, mais pour moi je les connois bien, et ils n'en sont pas moins certains.

prévoit aujourd'hui toutes les conséquences, il vient de donner les ordres le plus positifs aux armateurs de respecter tous les vaisseaux portant pavillon Russe, il leurs a ordonné de n'en faire la visite qu'avec tous les égards et tous les ménagements possibles, il leurs a désigné très distinctement tous les objets susceptibles d'être saisis. Dans tous ces objets il n'est pas dit un mot des munitions navales.

Voilà donc enfin cette grande question décidée ? la Russie et toutes les puissances neutres qui ont accédé au traité pour la protection réciproque de leur commerce ont donc aujourd'hui le droit de transporter dans les ports des ennemis de l'Angleterre les munitions navales dont ils peuvent avoir besoin. Car si on s'avait d'en molester une la dessus, la Russie et toutes les autres puissances qui ont accédé au traité ne manqueraient pas de prendre son parti, et de la venger. La Hollande soit qu'elle accède ou n'accède pas au susdit traité peut donc faire aujourd'hui librement ce commerce avec la France et l'Espagne ; car de quel droit voudrait on aujourd'hui molester les commerçants Hollandais à ce sujet ? si on vient à les molester, la Hollande n'at-elle pas un moyen certain de les garantir de toute insulte en accédant au traité de neutralité ? et ne vaut il pas mieux que ce soit un ancien allié de l'Angleterre qui profite du bénéfice de ce commerce que de le laisser entre les mains des autres puissances.*

Jusqu'ici l'Angleterre considérait avec raison que son salut dépendait de la défense du transport des munitions navales dans les ports de ses ennemis ; et voilà aujourd'hui ce transport non seulement toléré, mais publiquement permis par la dernière ordonnance du Lord Stormont.† Il est facile je crois d'appréhender quelles en seront les suites. Telle est

* Tout ceci était écrit avant les dernières opérations du Lord Stormont contre la Hollande je n'ai pas cru devoir y rien changer, parcequ'il est facile de juger à présent de sa justice et de la justice des nouvelles opérations du Lord Stormont.

† Cette ordonnance est du 2de jbre 1780.

est la prévoyance, telle sont les opérations du Lord Stormont. N'esce pas avec raison qu'il ordonne que l'on soit passif et qu'on le laisse faire ? il faut certainement être passif et très passif pour sentir sans murmurer les effets de pareilles opérations. Pour suivons les opérations de 1780.

L'Angleterre met en mer une flotte considérable ; que fait cette flotte ? elle va se morfondre devant Brest, et laisse prendre un des plus riches et des plus grands convois que l'on eut envoyé de toute cette guerre soit de les Indes Orientales, soit dans les Indes Occidentales, soit pour l'approvisionnement des isles.

Lorsqu'un membre du parlement parle avec chagrin de cette perte, le Lord Sandwich premier lord de l'amirauté répond que le commandant de l'escorte de ce convoi a exécuté ponctuellement les ordres qui lui avaient été donné ; et j'en suis bien convaincu. Il dit qu'un amiral Espagnol convient dans un lettre que c'est l'effect du hazard si l'on s'est emparé de ce convoi. Je veus bien croire a l'authenticité de cette lettre qui n'a cependant pas été rendue publique ; mais c'est bien ici le moment a ce que je crois de regarder comme suspectes les louanges de son ennemi et les excuses qu'il propose en notre faveur.

Si c'est par l'effect du hazard que ce convoi a été pri, il n'y a plus rien que l'on ne puisse mettre sur le conte du hazard. La flotte Espagnole qui était a Cadiz avait eu avis de l'arrivée de ce convoi dans son voisinage, elle n'a mi en mer que pour intercepter ce convoi, elle est rentrée dans ses ports et n'est plus sortie depuis dès qu'elle a eu rempli son objet, elle ne s'est pas même donné la peine de poursuivre les vaisseaux de guerre qui servaient d'escorte a ce convoi parcequ'elle avait des opérations plus essentielles comme nous le verrons tout a l'heure. Si elle n'eut pas rencontré ce convoi quasi en sortant de ses ports, elle l'aurait certainement rencontré un peu plus loin et
s'en

s'en serait également emparée. Il est donc démontré qu'avec les mesures que l'on avait pri ici, ce convoi devait tomber entre les mains de l'ennemi un peu plus tot ou un peu plus tard. Enfin le Lord Sandwich di que la grande flotte a escorté ce convoi jusqu'à une certaine hauteur, et qu'il n'eut pas été prudent de s'avancer plus loin.

Examinons ce dernier article de la réponse du Lord Sandwich ; il en veut bien la peine. Dabord il justifie pleinement l'amiral Anglais, qui par lui même est trop respectable pour qu'on puisse le soupçonner de n'avoir pas executé ponctuellement les ordres qui lui avaient été donné. Venons aux ordres que le Lord Sandwich avait donné à l'amiral de cette flotte. Pour découvrir quels étaient ces ordres commençons par examiner le projet du Lord Sandwich en envoyant la flotte Anglaise croiser devant Brest.

Mylord ! comme jusqu'ici, et je crois que l'on peut aisément préfiger la même chose pour l'avenir, comme jusqu'ici vous avés toujours rescu la loi de vos ennemis, comme vous avés toujours été à la queue de leurs operations, comme vous n'avés jamais scu en prévoir ny en prévenir aucune, comme vous pensés *d'après votre propre expérience* qu'on ne peut avoir qu'un seule système d'operation, vous avés imaginé, *et vous l'avés imaginé bien gratuitement*, que la France et l'Espagne avaient dessein cette année de réunir leurs flottes et de venir comme l'année dernière menacer les ports d'Angleterre. Pour prévenir cet événement mylord, vous avés cru devoir envoyer une flotte devant Brest. L'objet de cette flotte était de s'opposer à cette jonction, de combattre l'une des deux flottes lorsqu'elle mettrait en mer pour operer cette jonction, et de venir ensuite tomber sur l'autre. Tel est le projet que vous avés pri soin de faire annoncer avec beaucoup d'ostentation, tel est le projet que vos partisans on beaucoup exalté, qu'ils ont présenté comme le plus grande effort de l'imagination, et comme une des sept merveilles.

Il me serait facile mylord, de prouver ici que ce magnifique projet n'était bon qu'à jeter de la poudre aux yeux des innocents, il me serait facile de prouver qu'en supposant la flotte de Brest en état d'agir comme vous l'imaginés faussement, qu'en supposant que la France et l'Espagne eussent eu le dessein de former cette jonction, le succès de votre projet était absolument chimerique, et qu'il n'en pouvait résulter que la destruction de la flotte Anglaise. Si vous ne m'en croyés pas mylord, j' suis prêt a tenir parole lorsque vous le désirerés. Que si vous prétendés aujourdui que vous aviés un autre projet, daignés le faire connoitre mylord, en je m'engage vis-a-vis du public d'en faire connoitre toute *la demence* quelqu'il puisse être. Voyons a present quels étaient les ordres que vous aviés donné a l'amiral Anglais, pour l'exécution du projet dont je viens de parler et qui est le seul que l'on puisse vous preter honnêtement, afin de juger, si comme vous l'avés di, il n'eut pas été prudent de lui donner les ordres d'accompagner le convoi jusqu'a ce qu'il ait été hor de danger.

La flotte Anglaise en s'arrêtant devant Brest obligeait la flotte de Cadiz de sortir pour venir joindre la flotte de Brest. Dans cette position qu'eut fait l'amiral Anglais ? avait il ordre d'attendre pour combattre la flotte Espagnole qu'elle fut venue a la hauteur de Brest ? dès lors il était assuré d'avoir sur les bras la flotte Française au moment ou il se serait préparé a combattre la flotte Espagnole, ce qui je crois, l'aurait mi dans un affés grand danger pour l'obliger de ramener promptement sa flotte sur les cotes d'Angleterre, supposé qu'il eut pu éviter le combat, ce qui aurait été très difficile. Et vous voyés mylord, ce qui en serait résulté, sans que j'aye besoin de m'étendre d'avantage la dessus.

Pour pouvoir se flatter de l'apparence de quelque succès, dans l'exécution de votre magnifique projet, vous aviés donc donné l'ordre a l'amiral Anglais de marcher au devant de la flotte Espagnole aussi-

tot qu'il serait informé qu'elle serait sortie de Cadiz ? en conséquence il eut été non seulement prudent, mais d'une nécessité absolue à l'amiral Anglais de se porter en avant sur la flotte Espagnole le plus loin qu'il lui serait possible pour pouvoir la combattre à son aise, avant que la flotte Française ne put lui tomber sur les bras. Puisque cela est mylord, dites nous donc à présent s'il vous plaît, pourquoi il n'eut pas été prudent, comme vous l'avez avancé, que l'amiral Anglais eut escorté le convoi jusqu'à ce qu'il ait été hors de danger ? si l'amiral Anglais avait ordre de marcher au devant de la flotte Espagnole lors quelle sortirait de Cadiz pour venir joindre la flotte Française ? s'il eut été non seulement prudent mais d'une nécessité absolue à l'amiral Anglais de se porter en avant le plus loin qu'il lui aurait été possible, pour se flater de quelque succès en combattant la flotte Espagnole sans craindre d'avoir en même tems sur les bras la flotte Française ? pourquoi n'était-il pas prudent lorsqu'il s'agissait de protéger les secours et les renforts que le gouvernement envoyait dans les deux Indes, lorsqu'il s'agissait de protéger la fortune d'un grand nombre de particuliers ; pourquoi di-je n'était-il pas prudent que l'amiral Anglais se porta en avant aussi loin qu'il était nécessaire pour mettre ce convoi absolument hors de danger ? expliqués nous ce mystère mylord ? que pouvait-il arriver dans cette circonstance ?

Le pis qui pouvait arriver est que la flotte Espagnole apprenant l'approche de la flotte Anglaise, sorti de Cadiz et vint l'attaquer. Mais puisque la flotte Anglaise avait ordre de marcher au devant de la flotte Espagnole au cas qu'elle sorti de Cadiz pour venir joindre la flotte de Brest ; j'imagine que la flotte Anglaise protégeant son convoi n'aurait pas été fort étonnée de voir paroître la flotte Espanole.

Supposons à présent que l'amiral Anglais malgré l'habileté de ses manœuvres n'eut pas pu parvenir à différer le combat, et à donner au convoi le tems de poursuivre sa route et de se mettre hors de danger,

sup-

supposons que l'amiral Anglais eut été battu, vous voyés mylord que je mès toutes les choses au pis; n'est il pas certain que pendant le combat qui sans doute aurait été vigoureux et aurait duré long tems. N'est il pas di-je certain que le convoi aurait eu alors le tems de s'eloigner et de se mettre hor de danger d'être atteint par la flotte Espagnole? n'est il pas certain qu'au moins la plus grande partie de ce convoi se ferait échapée.

Que si la flotte Anglaise avait battu la flotte Espagnole il pouvait en résulter les plus grands avantages pour l'Angleterre puisque du même coup on aurait pu ravitailler Gibraltar, comme l'a fait l'année dernière M. l'amiral Rodney et sauver un convoi des plus important que l'Angleterre ait mi en mer depuis le commencement de cette guerre.

Vous voyés mylord, qu'en mettant les choses au pis, cette operation aurait été très avantageuse pour l'Angleterre puisqu'on eut sauvé par la au moins la plus grande partie de ce convoi. Vous voyés tous les avantages qui seraient résultés si la flotte Anglaise avait battu la flotte Espagnole. Vous ne cessés mylord, de dire que vos ennemis tachent constamment de vous éviter; si cela est mylord, qu'aviés vous a craindre de l'operation dont je viens de parler? vous pouviés donc, et vous le pouviés certainement cette fois-cy, aller les provoquer impunément, car ils avaient d'autres objets plus importants que celui de venir vous attaquer, comme vous aller le voire. Mais vous ne scavés pas, et vous n'avés jamais scû découvrir leurs desseins. Vous êtes cependant le *Corriphée* du jour, mylord, et depuis cinq ans je cherche inutilement *l'ombre* d'un seul exploit dont vous puissiés vous glorifier.

Si vous aviés scû mylord, juger des operations de la France et de l'Espagne pendant le cour de cette campagne vous auriés vu que celle dont je viens de parler était sans le moindre danger; vous auriés

connu que l'objet de ces puissances en Europe était uniquement de garder le détroit de Gibraltar, et que si la flotte Espagnole se fut mise en mer en apprenant l'arrivée de la flotte Anglaise dans son voisinage, ce n'aurait été certainement que pour la combattre au cas qu'elle eut tenté d'entrer dans le détroit, et qu'elle ne se ferait pas hasardée de chercher à la combattre dans toute autre occasion. C'est pour cette raison qu'elle ne s'est pas amusée à poursuivre les vaisseaux de guerre qui escortaient le convoi, craignant de perdre du tems et de s'affoiblir par cette poursuite. Vous voyés par là que le convoi eut continué paisiblement sa route sans la moindre inquiétude et sans le moindre danger. Vous voyés que la flotte Espagnole n'eut point pensé à attaquer la flotte Anglaise.

Quant à la flotte Française mylord, je crois que vous estes bien assuré à présent, comme vous auriés du l'être auparavant, qu'elle ferait restée tranquille à Brest. Car puisqu'elle n'a fait aucun mouvement pour marcher après l'amiral Anglais lorsqu'il a escorté le convoi jusqu'à une certaine hauteur, quoiqu'elle ignore son véritable dessein, elle ne se ferait pas mise plus en mouvement quand même il aurait poursuivi sa marche beaucoup plus loin. Il me paraît que cela est bien démontré. La France ayant donné à l'Espagne des renforts suffisants pour être en état de garder le détroit, était tranquille sur ce qui pouvait arriver dans ces parages.

Si vous aviés scu mylord, juger des opérations de la France et de l'Espagne, vous auriés connu que l'été dernier était le moment le plus favorable pour tenter de jeter des secours dans Gibraltar et qu'ayant manqué ce moment, il vous sera très difficile de retrouver une circonstance aussi avantageuse. La conservation de Gibraltar est cependant de la plus grande importance, et la perte de cette place portera certainement le coup le plus sensible à la puissance de l'Angleterre ; il paraît que l'on ne s'en doute pas aujourd'hui ; mais dès que cette place

place sera entre les mains des Espagnoles, on ne sera pas long tems sans apercevoir si j'ay tort.

Permettés mylord, que je vous remette sous les yeux les operations de la France cette campagne, afin que vous puissiez les comparer avec les votres. La France a envoyé des renforts a la flotte d'Espagne a Cadiz, et vous n'y avés mi aucun obstacle. La France a envoyé des secours très considerables aux Americains, et vous n'y avés mi aucun obstacle, quoique la marche de M. de Terney dut être fort lente par l'immensité des transport qu'il avait a protéger. La France a fait venir dans l'ocean et dans la Méditerranée les flottes Russes ; et vous n'y avés mi aucun obstacles ; vous voyés cependant par la derniere ordonnance du Lord Stormont de quelle conséquence il était de les arrêter. La France a fait venir dans ses ports et dans ceux d'Espagne le plus riche convoi qu'il soit possible d'y amener ; convoi dont ces deux puissances avaient le plus grand besoin, et vous n'y avés mi aucun obstacle ; après toutes ces operations qui je crois, sont assés importantes, la France se contentait de tenir a Brest une flotte qui n'était que pour vous en imposer, qui n'était qu'une épouvantaille, parcequ'elle était hors d'état d'agir, *et vous avés donné lourdement dans le pannau* ; vous avés envoyé votre flotte se morfondre inutilement devant Brest, et vous avés laissé prendre par la flotte de Cadiz un de plus importants convoi que l'Angleterre eut mi en mer depuis long tems. Telles sont mylord les operations de la France pendant cette campagne, telles sont les votres. Décidés a present de quel coté a été l'intelligence et la conduite ? decidés après cela qui doit avoir l'avantage dans cette guerre ? dites mylord ? et soyés sincere une fois seulement ? dites a quoi on devra attribuer l'avantage de l'une des deux puissances sur l'autre ?

Encore un mot sur le convoi que la France a fait conduire a Cadiz ? je vous en demande pardon mylord ? mais je suis obligé de le répéter ; depuis le commencement de cette guerre jusqu'ici,

vous avés toujours reçu la loi de vos ennemis, vous n'avés jamais scu prévoir n'y prévenir aucun de leurs desseins, vous avés cru *d'après votre propre experience*, que l'on ne pouvait avoir qu'un seul systême d'operations, en conséquence, parceque vous avés vu en 1779 M. le Cte d'Estaing, après s'être couvert de gloire dans les Indes Occidentales, aller fondre en Amerique, vous avés jugé que M. le Cte de Guichen irait aussi en Amerique cette année après avoir fini la campagne dans les Indes Occidentales, et vous avés donné ordre a M. l'amiral Rodney de se porter en Amerique lorsque la campagne serait finie dans ces contrées. Mylord ? n'avés vous pas fait attention que cette année la France avait envoyé aux Americains des secours considerables qui les mettaient en état de n'avoir rien a craindre de votre part et que l'arrivée de M. le Cte de Guichen ne pouvait leures être quasi d'aucune utilité ? n'avés vous pas fait attention que l'Espagne manquant d'argent l'été dernier, et ayant des thrésors considerables a la Havane, il était de la plus grande importance pour la France et pour l'Espagne de tacher de faire parvenir en Europe ces thrésors dont elles avaient le plus grand besoin ? si tout cela mylord, n'a pas pu vous ouvrir les yeux et aux autres ministres, que fallait-il donc pour vous éclairer ? vous voyés mylord, qu'au lieu de donner ordre a M. l'amiral Rodney de se porter en Amerique, vous aurés du lui donner les ordres les plus précis de ne jamais perdre de vu un instant la flotte de M. le Cte de Guichen lorsque la campagne a été finie dans les Indes Occidentales. Vous voyés mylord que vous aurés du envoyer d'ici quelques vaisseaux a la rencontre de M. le Cte de Guichen, et vous le pouviés, puisque votre grande flotte est restée dans vos ports depuis le milieu d'Aouft jusque bien avant dans le mois de Novembre. Vous aurés du au moins envoyer quelques frégates pour le découvrir et l'avis de l'une de ces frégates aurait pu encore être de quelque utilité. Faute de la moindre prévoyance, faute de la moindre

dre

dre précaution de votre part, mylord, M. le Cte de Guichen est arrivé a Cadiz sain et sauf avec tout son convoi.

Après tous ce que je viens d'exposer, faut-il s'étonner si les ministres employent toute leur rhétorique pour représenter leurs mauvais succès comme des bagatelles qui ne méritent pas seulement l'attention du public. A les entendre, a entendre leurs partisans. La perte du convoi du mois d'Aoust dernier est une minutie qui ne mérite pas seulement que l'on en parle. On dirait que les ministres ayent voulu faire present de ce convoi a leurs ennemis ; on dirait qu'ayants une grande superiorité sur leurs ennemis, les ministres ont voulu leurs faire present de ce convoi pour rendre la partie plus égale ; on dirait que regorgeants des dépouilles de leurs ennemis, ils leurs ont fait present de ce convoi, pour les dédomager en partie des pertes qu'ils ont souffertes. Telles sont les idées que les ministres et leurs partisans semblent vouloir donner d'un des évènements les plus funestes qui puissent arriver de toute cette guerre a la nation Anglaise. Ils ne cessent pas de le nommer *trifling*, bagatelle.

Faut-il être encore surpris si les ministres font sonner si haut les plus petits avantages qui ne sont dûs absolument qu'a la force du génie et a l'intrépidité des généraux qui commandent les armées Anglaises. La prise d'une ville leurs parait un évènement au dessus de tous ceux qui sont arrivés dans les siècles anciens et modernes. Le combat de Cambden est mi au dessus des batailles de Pharsale, de poités d'Azincourt, &c. Ils annoncent ces succès comme quelque chose de très extraordinaire, comme s'il n'était pas impossible que dans un champ aussi vaste d'operation, d'habiles généraux et de très braves troupes eussent quelques succès. On dirait a les entendre que ces succès sont dûs a leur habileté quoiqu'ils n'y ayent aucune part. On dirait enfin que ces évènements sont de coups décisifs qui vont porter la nation au comble de sa puissance. Et que décident ces évènements ? rien, absolument rien.

Je mériterais sans doute le plus souverain mépris si je m'avisais de vouloir diminuer ici la gloire de M. le général Clinton et du Lord Cornwallis. J'ay été pénétré d'une sincere admiration pour M. le général Clinton lorsque j'ay lu la rélation de ses travaux et de ses operations avant et pendant le siège de Charlstown. Il est impossible de montrer plus de courage, plus de fermeté, plus de génie, plus d'habileté qu'il n'en a fait paroître dans ces deux operations ; ses succès dans une occasion si difficile et ou il a rencontré de si grands obstacles, indiquent ce qu'on devrait attendre d'un aussi grand homme s'il était chargé d'operations susceptibles d'exécution.

J'en dirai autant du Lord Cornwallis, il s'est condui certainement en grand capitaine dans l'action de Cambden, il a déployé dans cette occasion toutes les ressources du génie d'un général habil et expérimenté, il doit sa victoire a son seule génie et a la valeur de ses troupes. Contant pour rien la supériorité de l'armée ennemie, il a scu mettre a profit avec une habileté peu commune le moment, les circonstances, le terrain ; il a montré dans la disposition de sa petite armée les connoissances les plus profondes de l'art de la guerre. Ainsi bien loin de vouloir alterer la gloire de ces généraux dans les actions dont je viens de parler, je crois que ce que j'en ai di ne peut que la faire paroître dans tout son éclat. Que seraient devenues ? que deviendraient les armées Anglaises sans l'habileté de deux chefs aussi distingués ? si les fruits de leurs victoires sont presque nuls, c'est que l'un est dépourvu absolument des moyens de poursuivre ses succès, et que l'autre est chargé d'operations ou dieu comme homme échouerait tant elles sont impratiquables. C'est qu'il est chargé d'operations ou les armées Anglaises auraient déjà succombé depuis long tem sans son habileté.

Après que les ministres on ainsi exalté les plus légers succès qui leurs arrivent, écoutons les parler sur les operations de leurs ennemis ? qu'ont fait disent-ils avec orgueil les forces réunies de la maison

de Bourbon ? ces forces qui semblaient devoir evahir jusqu'a la métropole ? qu'ont elles fait ? rien. Mais d'abord mes seigneurs, il n'y a pas la de quoi bien vous glorifier ; vous en aviez parlé avec tant de mépris, vous aviez annoncé de si grands moyens pour les anéantir dès qu'elles paroitraient , qu'on devrait regarder avec raison comme une grande marque de leur courage d'avoir osé affronter et braver vos menaces. Cependant qu'avés vous fait contre ces ennemis que vous deviez terrasser aussitot qu'ils paroitraient ? qu'avés vous fait ? rien ; absolument rien. C'est donc a vos ennemis a se glorifier et non pas a vous.

Mais revenons un peu la dessus ? qu'on fait dites-vous vos ennemis avec toutes leurs forces réunies ? rien. A la bonne heure, mes seigneurs, puisque vous le voulés, j'y consent ? ils n'ont rien fait. Mais ce que vous ne pouvés pas défavouer, c'est qu'ils vous ont empêché de rien faire. Ce que vous pouvés moins défavouer encore, c'est qu'en vous empêchant de rien faire, ils vous minent et vous anéantissent pour toujours. Il me semble que ce n'est pas la faire si peu de chose, il me semble qu'il n'y a pas la de quoi beaucoup vous glorifier, qu'il n'y a pas la de quoi leurs reprocher si amèrement leur inaction. Dites moy un peu, mes seigneurs, si par cette conduite la France et l'Espagne trouvent le moyen de vous laisser morfondre et de vous épuiser totalement ; c'est je crois vous faire la guerre la plus dangereuse et la plus destructives que vos ennemis puissent vous faire. S'ils ne font rien ; c'est a vous d'agir, vous estes d'autant plus blamables de ne point agir, qu'après vos rodomontades il semble que vous devriés en avoir bon marché. Ne voudriés vous pas que les ministres de France et d'Espagne vinssent vous consulter sur ce qu'ils doivent faire ? ils ont tort sans doute, de ne pas vous consulter la dessus. Et je suis obligé d'avouer que s'ils prenaient ce parti, *en suivant vos meilleurs conseils*, leurs affaires iraient très mal. *On peut en juger par vos operations.*

Vos ennemis dites vous n'ont rien fait. Voyons un peu, mes seigneurs, s'il faut vous en croire sur votre parole? voici cependant des faits avérés. Ils vous ont enlevé tous vos alliés, ils ont ranimé et ils soutiennent la guerre d'Amerique, ils vous contraignent d'employer la inutilement une grande partie de vos forces, ils vous ont obligé d'abandonner Philadelphie, les Jerseys, Rhode Island, votre position dans cette partie du monde est si précaire que sans l'habileté M. le général Clinton vous eussiez succombé il y a long tems, que malgré son habileté il lui est impossible de former aucune entreprise de quelque conséquence, et qu'il est a tout instant exposé au plus grands revers. Vos ennemis vous ont enlevé le Sénégal, M. le Cte d'Estaing que vous contiés amener dans vos ports avec toute sa flotte au commencement de 1779, non seulement vous a échapé, mais joignant la prudence la plus rare a l'intrépidité la plus éclatante, il a commencé par rendre inutiles tous vos efforts lorsqu'il vous était très inferieur, et dans la situation la plus critique; après quoi il vous a enlevé la Granade, il a battu vos flottes d'une maniere si décidée que vous ne l'avez pas contesté, il vous a obligé de vous renfermer dans vos ports et s'est rendu maitre absolu de la mer dans les Indes Occidentales. Dans le même tems les Espagnoles vous ont enlevé plusieurs établissemens, voila les operations de la campagne 1779. Dans celle de 1780, vos ennemis viennent de vous enlever un convoi de la plus grande importance, quoique vous en disiez pour diminuer l'opinion de cette perte, vos ennemis viennent d'amener dans leurs ports un des plus riches convoi qu'ils pussent attendre sans que vous y ayés mi le plus léger obstacle. L'arrivée de ce convoi dont ils avaient très besoin leurs procure les moyens de poursuivre la guerre avec vigueur. Appelés vous donc tout cela ne rien faire? appellés vous cela rester dans l'inaction, appellés vous cela fuire et tacher de vous éviter? si vous estes insensibles a de pareils coups, j'ignore comme il faut vous fraper pour que vous le sentiés.

Les ministres disent continuellement et font publier depuis le commencement de cette guerre. Que les ennemis sont aux abois, qu'ils sont sans argent, sans vaisseaux, &c. Tandis que l'Angleterre a des ressources infinies pour soutenir la guerre. Mais mes seigneurs prennent-ils garde ? en comparant l'état de vos ennemis avec le votre tel que vous représentés l'un et l'autre, si vous n'avez eus aucun avantage sur vos ennemis, si au contraire ils ont eus de très grands avantages sur vous, vous prouvéz nécessairement *votre incapacité, &c.* vous prouvéz que

Examinons à présent combien les ministres et leur partisans sont conséquents dans leurs propos ? toute à l'heure ils disaient que les forces combinées de la France et de l'Espagne n'avaient rien fait ; à présent et depuis plus de six mois ils disent, et font dire par leurs partisans *qu'on s'est acharné pendant le dernier parlement à tourmenter injustement les ministres, à leurs imputer indistinctement toutes les calamités publiques.* On a eu tort sans doute, et toutes leurs opérations parlent en leur faveur. Cependant pourquoi accuser ici l'ancien parlement d'avoir tourmenté les ministres ? y eut-il jamais un parlement plus doux et plus complaisant pour eux ? ne s'est-il pas toujours contenté de l'excuse qu'ils n'ont cessé d'apporter pour justifier leurs mauvais succès ? savoir qu'ils étaient mal instruits. Excuse qui aurait dû leur faire perdre tout espèce de considération et de confiance. L'ancien parlement ne les a-t-il pas laissés malgré cela continuer leurs opérations quelque peu d'espérance qu'il y eut de les voir réussir ? L'ancien parlement ne leur a-t-il pas toujours accordé un million sterl. au de là des subsides immenses qu'ils ont demandé ? après cela peut-on dire avec quelque vraisemblance qu'on s'est acharné à tourmenter les ministres. Que pouvaient exiger de plus les ministres de l'ancien parlement ? et que pourraient-ils exiger de plus d'un parlement qui leur serait entièrement dévoué. Poursuivons.

Ils disent que la maison de Bourbon a éclaté dans un moment où les forces d'Angleterre étaient déjà employées, et affaiblies en Amérique. En effet la maison de Bourbon a eu tort de bien choisir son moment, et de ne pas consulter les ministres d'Angleterre sur le moment où elle devait prendre ce parti.

Ils disent que la France et l'Espagne jouissant des avantages d'une longue paix ont saisi ce moment inégal pour armer leurs forces combinées. Si cela était vrai, je le répète, la maison de Bourbon aurait eu tort de savoir bien prendre son moment, elle aurait eu tort de ne pas consulter les ministres d'Angleterre sur ce qu'elle avait à faire ; et les ministres ont eu raison ici de ne pas se tenir sur leurs gardes, de se laisser prendre entièrement au dépourvu ; tandis qu'ils ne cessaient de menacer et de provoquer continuellement la France et l'Espagne si on différait à leurs accorder toutes les satisfactions qu'ils demandaient continuellement avec autant de hauteur que d'importunité ; tandis qu'ils savaient que la France et l'Espagne se faisaient travailler avec toute l'activité possible dans leurs ports à mettre leurs flottes en état d'agir au premier signal, &c.

Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées ; pourquoi embrouiller les faits ? pourquoi en imposer ? il faut de la bonne foi quand on travaille à se justifier, et qu'on n'a rien à se reprocher. Tout le monde sait que la maison de Bourbon n'a pas débuté par armer ses forces combinées. Tout le monde sait que la France seule a commencé à braver les forces immenses que les ministres avaient annoncé au parlement avec tant d'emphase et d'orgueil. Il s'est passé plus d'un an depuis les premières opérations de la France, avant que l'Espagne déclara la guerre à l'Angleterre ; il s'est passé plus de dix huit mois avant que leurs flottes combinées agissent de concert. Il y avait donc assez de temps pour agir contre la France et la faire repentir de son traité avec les Américains, si les ministres s'étaient
tenus

tenus sur leurs gardes comme ils le devaient après tout ce que j'ai exposé ; il y avait bien des opérations comme je l'ai fait voir qui pouvaient remplir cet objet, si les ministres avaient été capables de former le moindre projet utile. Le plus petit revers qu'eut éprouvé la France alors, l'eut jettée dans les plus grands embarras. C'est ce que je crois avoir démontré bien évidemment. Il s'agissait seulement que les ministres scussent profiter avec un peu d'intelligence de la situation on se trouvait alors les affaires de l'Europe.

Les ministres diront sans doute qu'ils n'étaient pas instruits des intérêts des puissances du continent ; je le sçais, et ils l'ont bien prouvé au détriment de de leur patrie. Le Lord Stormont qui au mois de Mars 1779 avait parlé avec tant d'orgueil et si peu de pénétration des desseins de l'Espagne, n'en était pas mieux instruit que les autres, quoiqu'il aspira dès lors au département des affaires étrangères dont il est chargé aujourd'hui. Que résultet-il de tout cela ? il résulte que les ministres n'ont rien fait lorsqu'ils avaient l'occasion la plus favorable pour sauver leur patrie des maux qu'elle éprouve aujourd'hui, lorsqu'ils pouvaient aisément la faire triompher de ses ennemis. Et on a eut tort, et on aura tort encore de les tourmenter, et de leurs imputer indistinctement toutes les calamités publiques ? il faut avouer qu'il y a beaucoup d'injustice a cela. Allons plus loin.

C'était au mois de Juin 1779 que le Lord North a porté au parlement avec un air très gai et très satisfait la nouvelle de la déclaration de l'Espagne contre l'Angleterre ; c'est dans ce tems la qu'il répondit fièrement a un membre du parlement qui ne voyait pas cette évènement d'un œil si satisfait ; *que chacun avait sa façon de voir.*

Quoi mylord, vous annoncé au mois de Juin 1779 la rupture de l'Espagne d'un air qui semble présager que vous allés vous couvrir de gloire, et procurer a votre patrie les triomphes les plus éclatants ? puis environ dix mois après vous chantés la palinodie, vous criés
merci ?

merci ? quels étaient donc les motifs de votre gayeté ? mais je vous entens ; vous allés dire que vous étiez mal instrui. Je sens que *cette noble réponse* de la part d'un premier ministre *satisfait a tous les reproches bien fondés que l'on peut vous faire* ; elle vous a très bien servi jusqu'ici, et puisqu'on vous là toujours passée, je dois vous la passer aussi ; il ne me convient pas d'être plus difficile que les autres.

Mais ce qu'il est bien difficile de vous passer mylord, c'est de vous entendre dire après cela que ce sont les débats de l'opposition qui découragent la nation et qui encouragent l'ennemi. Qui-at-il de plus décourageant pour la nation ? qui-at-il de plus encourageant pour l'ennemi, que de vous entendre si promptement chanter la palinodie et crier merci, après avoir eu d'abord l'air si goguenar et si conquérant ? cependant mylord, que de chances en votre faveur si vous aviez scu en profiter ? il ne me convient pas de les exposer ici, mais j'en scais assez pour pouvoir vous assurer que si un PIT* avait été a
la

* Je nomme ce grand homme par le nom qu'il portait lorsqu'il s'est immortalisé par ses travaux. La seule foiblesse qu'on puisse lui reprocher est d'avoir cru qu'il avait besoin du titre de Lord pour s'illustrer, ou pour illustrer sa famille.

Que des hommes aussi vaines qu'incapables, qui ne parviennent aux places, qu'a force d'intrigues, qui ne s'y soutiennent qu'a force d'intrigues et de bassesses courent après des rubans bleux, amassent des trésors, recherchent de vains titres, cela ne me surprend pas ! ce ne sont que de vils charlatans qui ont besoin de tout cet attirail pour n'être pas ainsi que leur postérité des objets éternels de dégoût et de mépris. Mais qu'un homme qui doit être a jamais précieux a sa nation par les services qu'il lui a rendu, qu'un homme dont on peut dire peut être avec vérité, ce qu'on disait de Caton, qu'il était le dernier des Romains, qu'un homme qui laisse a sa postérité des exemples de vertu, qui lui laisse de grandes actions a imiter, se charge de pareilles choses sur tout dans un état républicain, c'est une foiblesse qu'on a peine a lui pardonner, c'est se confondre avec ces vils et méprisables charlatans dont je viens de parler. Si j'étais son fils je réparerais cette foiblesse de mon pere dont j'aurais peut-être été la cause principale ; je remetrais le titre de Lord et la pension, et je me glorifierais dans ma pauvreté de porter le nom simple mais immortel de PIT.

la tête des affaires, bien loin de chanter la palinodie, bien loin de crier merci comme vous le faites, il se fut couvert de gloire et eut procuré a sa patrie les triomphes les plus éclatants.

Après ce que je viens d'exposer, qui peut sans étonnement le ton de dérision, de suffisance, d'orgueil, de hauteur, de dureté que les ministres prennent au parlement ? qui peut ne pas être surpris de les entendre traiter de factieux les membres éclairés du parlement qui n'applaudissent pas a leurs operation ? de les entendre les accuser de souffler l'espri de tumulte dans l'ésprit de la nation.

Quoiqu'on ne puisse pas soupçonner le Lord North *d'être for-
cier* ; on dirait cependant qu'il l'a été a ce sujet dans sa réponse a M. Burke, lorsque cet homme respectable et éclairé se plaigni au mois d'Avril dernier de ce que plusieurs membres du parlement qui étaient dans son parti, avaient passé dans le parti des ministres. J'ay été si frappé de cette réponse du Lord North que je ne l'oublierai de ma vie, surtout après l'événement qui la suivi. Il semble que dieu seule connoisse jusqu'a present la cause de cette *farce tumultueuse et tragique* arrivée dans les premiers jours du mois de Juin 1780, mais il faut croire que les hommes parviendront quelque jour a la connoitre. Tout ce que je puis assurer a present, c'est que l'erreur la plus dangereuse pour la nation Anglaise serait d'attribuer ce tumulte aux débats de l'opposition comme on ne cesse de tâcher de le lui persuader. Il est facile d'appercevoir *les desseins et les motifs* de cette conduite.

Les membres du parlement qui sont du parti des ministres ne doivent-ils pas être bien humiliés de les voir dominer d'un ton si imperieux, puisque d'un moment a l'autre ils peuvent être exposés au même traitement ? ne dirait-on pas que ces ministres se sont couverts de gloire ? ne dirait-on pas que leur patrie leur doi des triomphes éclatants, des succès infinis ? cependant il leurs est impos-
sible

nable de ne pas avouer qu'ils n'ont jamais rien prévu, qu'ils ont toujours été pris au dépourvu, qu'ils ont toujours reçu la loi de leurs ennemis, qu'ils ont toujours été à la queue de leurs opérations, qu'ils n'ont jamais su les prévenir, ni former aucune entreprise qui put être de quelque utilité à leur patrie. Il leur est impossible de ne pas convenir qu'ils ont laissé passer les circonstances les plus favorables dont ils auraient pu tirer les plus grands avantages. Tout cela est certainement bien démontré par tout ce que j'ay exposé cy-dessus, mais pour pouvoir en juger avec plus de facilité, je vais en faire le résumé. Commençons par les début de leurs opérations ?

Les ministres annoncent comme une chose facile d'amener par la force les Américains à l'obéissance qu'ils exigent ; en conséquence on leur permet d'agir. Qu'arrive-t-il ? ils échouent ; quelle est leur excuse ? qu'ils étaient mal instruits. On leur passe cette excuse, on les laisse agir une seconde fois ; ils échouent encore. Que répondent-ils ? qu'ils étaient mal instruits. On ne perd pas patience à cette *puérile* réponse, ils demandent de subsides immenses, on les leur accorde, et on les laisse faire. Qu'arrive-t-il ? quelques succès passagers qui sont suivis bientôt après de la perte d'une armée entière, &c. que disent alors les ministres ? ils en jettent la faute sur les généraux, ils les disgracient quoique ces généraux n'ayent échoué que parceque les opérations dont ils étaient chargés n'étaient pas praticables.

Je n'ai jamais rien vu de plus mal concerté que ces opérations ; il n'est pas possible de rien imaginer de plus inconséquent et de plus contraire même à l'exécution des projets que les ministres avaient formé. *Je le dis hardiment* ; si les ministres avaient concerté avec les Américains un plan d'opérations qui ne puissent leur porter aucun préjudice, tandis qu'elles devaient causer la ruine et la perte de l'Angleterre, il eut été impossible aux Américains de leur proposer un plan plus conforme à ces deux objets. Je me fais fort de le démon-

trer si cela devient nécessaire, Il suffit, pour éviter toute contestation que les ministres exposent quels étaient leur desseins lorsqu'ils ont fait usage de ces operations ; et si leur exposé n'est pas exacte, je suis en état de le mettre dans tout son jour.

Il y a quatre ans je le dis encore que j'ay annoncé le revers qu'ont éprouvé les armées Anglaises en Amerique, et l'impossibilité d'en attendre aucun succès. Que si l'on ne veut pas croire qu'il y a quatre ans que je les ay annoncé, on ne me refusera pas de croire que je les annoncé depuis plus de trois ans, si on veut prendre la peine de s'en informer auprès de son Ex. M. le chev. Yorck ; car c'est une des premieres choses dont je me sois entretenu avec lui, lorsque j'ay eu l'honneur de le voir dans les premieres jours du mois de Septembre 1778. J'ay donc pour moi les campagnes de 1778, 1779, 1780 et j'aurai toutes les autres a l'avenir amoins que les Americains n'abandonnent la partie. Mais tant qu'ils la soutiendront, je répons de l'impossibilité de rien faire contre eux dans la position ou se trouve depuis cinq ans l'armée Anglaise a Neu Yorck. Tandis qu'avec les forces que l'on a envoyé en Amerique dès 1776, il y avait *de moyens assurés* pour terminer avec succès les affaires d'Amerique *en deux campagnes*. Poursuivons.

Les ministres ont toujours été pris au depourvû ; en voici la preuve. Ils ont été pris au depourvû dans la guerre contre les Americains, ils ont été pris au depourvû lors du traité de la France avec les Americains, ils ont été pris au depourvû lors de l'union de la France avec l'Espagne, eux qui s'étaient vantés tant de fois en plein parlement qu'ils ne meritraient pas d'être ministres s'ils n'avaient pas toujours sur pied des forces capables de terrasser les forces réunies de la France et de l'Espagne. Prennaient-ils donc je le répète, toutes les puissances de l'Europe pour une troupe d'oiseaux timides qui se laissent épouvanter par quelques guenilles que l'on expose dans un champ ?

Les ministres ont toujours rescu la loi de leurs ennemis, en voici la preuve. La France fait un traité avec les Americains, le Lord North propose aussitot un traité avec les Americains. Mylord ? vous proposés souvent a vos compatriotes l'exemple des Romains pour les inviter a la constance et a la fermeté. Puisque vous scavés si bien l'histoire ; dites moi, je vous prie, si jamais Romain s'est condui comme vous l'avés fait en pareille occasion ? dites moi ce qu'on aurait pensé d'un Romain qui se serait condui comme vous l'avés fait ? n'était il pas évident que cette démarche serait regardée par les Americains comme un marque de pusillanimité de votre part ? n'était-il pas évident que cette démarche les encouragerait a poursuivre leurs operations avec encore plus de vigueur qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et qu'il n'en résulterait pour vous que l'humiliation d'avoir fait une démarche qui serait rejetée avec le dernier mépris ? Encore une fois mylord après cette démarche, y at il *quelque pudeur* de votre part, de dire que ce sont les débats de l'opposition qui encouragent les ennemis, et qui découragent la nation ? quoi de plus décourageant pour la nation que de vous voire faire une pareille démarche dans cette circonstance ? n'était ce pas annoncer que vous ne scaviés plus ou donner de la tête ? quoi de plus encourageant pour les Americains que de vous voire nommer une pompeuse ambassade présidée par une élégant et un petit maitre Anglais, *bel instrument* pour toutes les operations en général, mais particulièrement pour celle-ci ; *convenés en mylord ?* quoi de plus encourageant pour les Americains que de voir vos ambassadeurs chargés de leurs faire des propositions si avantageuses qu'excepté le nom d'indépendance, ils avaient tous les avantages de l'indépendance, et qu'il n'en résultait pour l'Angleterre que de se voir surchargée du poid des dettes de l'Amerique ? plus ces propositions étaient éblouissantes, plus elles devaient inspirer de défiance, plus elles annoncaient l'état de détresse, et plus par conséquent elles encourageaient les Americains a les rejeter. Pour-

suivons;—

suivons ;—M. le Cte d'Estaing va prendre le commandement d'une flotte que la France envoie au secours des Americains ; il y avait cent moyens pour déconcerter ce projet ; on pouvait l'arrêter dans la Méditerranée, on pouvait l'arrêter en débouchant du détroit de Gibraltar, on pouvait très facilement le prévenir en Amérique, toutes ces operations étaient de la dernière nécessité surtout, dans le commencement d'une guerre contre la France ou il était de la plus grande importance de s'opposer au succès de ses premières operations en faveur des Americains. Cependant les ministres n'y ont pas pensé ; et semblables à des enfans qui courent après un oiseau qu'ils ont laissé échapper, ils ont envoyé M. l'amiral Biron courir après M. le Cte d'Estaing et le suivre à la piste quoiqu'il y eut une impossibilité physique de pouvoir l'atteindre, &c. &c. Si ce n'est pas la recevoir la loi de son ennemi ; je ne m'y connois pas.

Les ministres ont laissé passer les circonstances les plus favorables dont ils auraient pu tirer les plus grands avantages s'ils avaient su en profiter : j'ay prouvé dans mon mémoire combien ils ont mal profité de la situation où se trouvait l'Europe lors de l'alliance de la France avec les Americains, et j'ay fait connoître tous les avantages qu'ils pouvaient en retirer. Il a été facile d'apercevoir dans le cours de cet ouvrage une multitude d'occasions dont les ministres pouvaient espérer les plus grands succès s'ils avaient su les saisir à propos.

Au mois de Novembre dernier un membre du parlement zélé pour les intérêts de sa patrie demanda pourquoi on n'employait pas M. l'amiral Keppel et plusieurs autres officiers dont la capacité et la supériorité du génie sont prouvées et reconnues par plusieurs actions d'éclat ; ce membre du parlement fit apercevoir tous les avantages que la nation devait attendre de leurs services, et le besoin que l'on en avait dans l'état de crise où la nation se trouve aujourd'hui. Un lord de l'amirauté répondit qu'il ignorait les raisons qui les empêchaient

ent de se présenter, et de demander à servir. M. l'amiral Keppel éclairé par une funeste expérience dit qu'il faudrait être *bedlamite* pour demander à être employé par une pareille administration.

Malheureusement depuis que le monde existe, il n'est arrivé que trop souvent que les nations ont été gouvernées par des hommes dont la basse jalousie, la méchanceté, l'incapacité ont forcé les hommes habiles de s'éloigner de la conduite des affaires, sentants que leurs lumières et leur capacité ne pouvaient être d'aucune utilité à leur patrie sous des pareils ministres qui ne seraient occupés qu'à chercher les moyens de les faire échouer et de les deshonnorer. *Voilà ce qui a causé la ruine de presque toutes les nations.* Mais il n'est point encore arrivé, à ce que je sache, que les ministres en aient fait publiquement un sujet de mauvaises plaisanteries et de bouffonneries. Il était réservé au lord North de faire usage en plein parlement de ce fond inépuisable de gayeté *et de fines plaisanteries* dont il est pourvû, plaisanteries qui *conviennent si bien à la dignité de sa place et à l'importance des sujets qu'il traite*, il était dit-il réservé au lord North d'en faire usage dans une occasion qui semblait trop sérieuse pour pouvoir donner lieu au moindre sarcasme.

Le lord North après avoir joué *finement à son ordinaire*, sur le mot de *bedlamite*, a ajouté que les ministres devraient se regarder comme des *bedlamites* eux-mêmes, s'ils employaient de pareils hommes.

Quoi mylord? vous estes premier ministre, et vous estes assés indifférent sur le sort de votre patrie pour préférer tous les revers auxquels vous l'exposés et quelle a éprouvé jusqu'ici, à la crainte de paroître un fou à vos propres yeux, si vous employiés les hommes habiles et expérimentés qui sont en état de la servir utilement et de la sauver de la ruine dont elle est menacée? voilà je l'avoue une délicatesse et une indifférence bien peu commune.

Quoi

Quoi mylord ? vous estes premier ministre, et vous vous regarderiés comme un fou si vous employiés, si vous fesiés toutes vos efforts pour tacher d'employer les hommes habiles et experimentés dont je vien de parler, quoyqu'en agissant comme vous le faites, il en ait résulté jusqu'ici, et il doit en résulter la perte entiere de votre patrie.

Mylord ? vous n'estes peut-être pas le seul qui ait pensé ainsi ; mais a coup sur ; vous estes le seul, depuis que le monde existe, qui ait osé s'en vanter. A coup sur, vous estes le seul depuis que le monde existe, qui ait pu faire d'un sujet de cet importance, un sujet de bouffonnerie et de basse plaisanterie. Que vous estes heureux mylord, de pouvoir vous rire de tout ?

Après cela mylord, soyés juste une fois seulement ? et n'accusés plus les débats de l'opposition pour vous disculper de vos mauvais succès ; car outre que vos operations sont mauvaises en elle-même, vous vous privés des moyens de les faire réussir, *et ce qu'il y a des pis c'est que vous vous privés des avis interressants* des hommes habiles dont je viens de parler avec lesquels vous pourriés former *de meilleurs operations*, avis comme vous voyés mylord, *dont vous avés le plus grand besoin*. Après cela mylord, reconnoissés la douceur et l'indulgence de votre nation a votre égard ?

On peut présumer, sans craindre de se tromper que c'est pour s'égayer que les lords North, Sandwich, Stormont, ont fait donner avis il y a quelque tems dans un papier public qu'ils allaient être mis a la Tour parcequ'il est arrivé un ouragan dans les Indes Occidentales qui y a causé de très grands delastres. Car ces messieurs scavent rire et plaisanter de tout, *et il faut convenir que la plaisanterie est ici très a propos*. Dites moi mylords, pourquoi n'avés vous pas fait donner avis il y quelques jours dans les papiers publiques qu'on allait vous mettre a la Tour, parceque les Francais ont surpris l'isle de Jersey, et cela parceque vous n'y aviés pas une seule barque pour
éclairer

éclairer les démarches de la France de ce côté là ? il me semble que l'avis eut été mieux placé ; car pourquoi l'opération n'at-elle pas réussi ? cela est venu uniquement de ce que la France n'a employé pour cette expédition que huit cent ou mille hommes au plus. Si elle y eut employé deux mille cinquante hommes seulement, vous conviendrés que l'affaire était finie. Eh bien mes seigneurs vous glorifierés vous encore du salut de Jersey ? vous voyés qu'il en a été de Jersey cette année, comme de Plymouth il y a deux ans ; vous voyés que vous estes toujours pris au dépourvu même dans les places on vous devriés être le plus sur vos gardes.

Les ministres ont promi mons et merveilles au commencement de la guerre contre les Americains, *et ils ont échoué en tout jusqu'ici*, les ministres ont promi mons et merveilles lors de la déclaration de la France contre l'Angleterre, lors de l'union de l'Espagne avec la France contre l'Angleterre, *et ils ont échoué en tout jusqu'ici*. Les ministres promettent aujourdui mons et merveilles ; je crois que c'est bien ici le cas de juger de *l'avenir par le passé*, sans craindre de se tromper. *Pleins de ruses et d'astuce,* livrés aux intrigues les plus basses et les plus chétives*, ils sont hardis jusqu'à la témérité lorsqu'ils devraient être circonspects, ils sont prudent jusqu'à la pusillanimité lorsqu'ils devraient être entreprennans. Leurs opérations, leurs ordres portent
l'em-

* Par exemple ; depuis environ trois ou quatre mois les ministres font un bruit épouvantable sur le conte d'une multitude d'espion qu'ils disent qu'ils font arrêter tous les jours. Mais mes seigneurs a quoi bon tout ce tintamare ? ne voit-on pas bien que *ce petit manège* est uniquement pour tâcher d'endormir la nation et de lui faire croire que ce sont les espions qui sont cause de vos mauvais succès. Que diable peuvent faire ici *de misérables espions* qui puisse nuire a vos opérations ? qui vous a vu agir un fois n'est il pas assuré de vous voire répéter dix ans de suite les mêmes opérations quelque mauvaises qu'elles puisse être ? Quand on découvre un espion, et il n'y a pas grand mérite a cela, on le fait prendre sur le champ sans tant de vacarme et on n'en parle plus.—S'occuper plus long tems de pareils coquins, c'est leurs faire trop d'honneur.

l'empreinte de cette fluctuation, de cette incertitude de leur esprit, on voit qu'ils ne marchent que *dans l'obscurité et dans les ténèbres le plus sombres.*

En voila je crois assez pour prouver aux ministres que depuis plus de quatre ans, je les ai bien étudié, j'ay bien étudié leurs operations. Que si cet échantillon ne suffit pas pour les en convaincre, il me reste encore bien de choses interressantes a dire *ils peuvent me faire parler, s'ils le jugent a propos.*

Par ménagement pour le lord Stormont, je n'ai pas rapporté. Dans mon mémoire, qu'il me fit dire en me faisant presenter un passeport, *qu'il avait écrit a son Ex. M. le chev. Yorck pour lui défendre de me permettre de venir ici.* Je doi a M. le chev. Yorck ce respectueux témoignage de ma sincere reconnoissance ; il m'a trop honoré de son estime pour me faire part d'un pareille ordre. Mais si j'avais eu a faire avec un ministre moins digne de mon respect ; si j'avais eu a faire avec un ministre qui en conséquence de cet ordre eut voulu mettre quelque obstacle a mon arrivée a Londres, j'aurais plutot passé la mer a la nage que de ne pas venir reprocher *en face* au lord Stormont son injustice, que de ne pas venir la faire connoitre a toute la nation Anglaise.

Quoi ? le lord Stormont resçoit mon travail, il le comble d'éloge, il s'en fert ; quand je dis qu'il s'en fert, je dois dire qu'il s'en fert mal ; *car s'il avait scu en faire un bon usage, la ligue du nord n'aurait pas eu lieu, mais enfin il s'en fert tant bien que mal, qu'il dise si j'en impose ?* s'il s'en fert mal, ce n'est certainement pas ma faute ; et pour se l'appropriier en entier, il veut m'empêcher de paroître, il veut me frustrer du prix de mon travail.

Mylord ! je crois qu'il n'y a rien de plus noble pour un homme que de vivre du fruit de ses travaux, surtout lorsqu'il n'a pas recour a la protection pour les faire valoir. *Nous ne sommes pas a deux de jeu*

jeu la dessus mylord, vous et moi, vous le scavés.—A present dites moi combien l'état vous paye vos travaux dont on vient de voire la valeur, et dont on connoitra encore plus la juste valeur avant qu'il soit peu ? dites moi combien l'état vous paye vos travaux ? vous qui ne scavés ni A, ni B de votre métier ; j'en parle avec connoissance de cause, mylord, j'espere que vous ne me refuserés pas cette justice. Vous qui croyés si bien payer le miens en me remboursant a peine les frais que j'ay fait pour venir vous les presenter, vous qui pour me recompenser cherchés a m'avilir, vous qui vouliés vous approprier mes travaux, vous qui vouliés m'empêcher de paroître et d'en venir reclamer la valeur, vous qui il n'y a que le lord Stormont qui puisse être capable d'un pareille procédé.*

Lorsque j'écrivis au lord Stormont que si mon travail eu meritait que du dédain, je travaillais en le publiant pour sa gloire, *que j'ajoutais de nouveaux lauriers a ceux dont il est déjà couronné*, que l'Europe entiere et l'Angleterre en particulier admirerait *sa justice, ses lumieres, &c.* Le lord Stormont me fit dire que je ne devais plus conter sur sa protection. *Je demande pardon* a M. Frazer son secrétaire, si je l'interrompis a ces premiers mots ; mais je ne pus m'empêcher de lui répondre sur le champ que je n'avais jamais demandé au lord Stormont sa protection, que je n'étais pas venu ici pour cela, et que mon travail était le seul protecteur que j'avais eu dessein d'employer. Je lui dis que j'étais surpris d'entendre parler un ministre de protection, *lui qui doit tout au roy et a l'état*, lui qui ne doit consulter, sur tout dans des circonstances aussi difficiles que celles-cy, que la capacité de ceux qu'il employe, &c.

Un

* Vous scavés mylord les obligations que vous avés au lord Mansfield votre oncle pour la place que vous occupés. *Belle preuve de son jugement et de son habileté.* C'est cependant ce lord qui après *cette marque de son discernement* voudrait nous faire regarder la perte de ses manuscrits, comme une perte irréparable. Il est vrai que c'est ce même lord qui quand on attaque ses operations a recours a ses cheveux blancs pour tacher d'invoquer la clemence publique, pour tacher de faire pitié. Eh oui il fait pitié.

Un ministre qui parle de protection annonce qu'il regarde les places qui sont a sa nomination comme des bénéfices qu'il est prest de conférer a ceux qui lui feront le plus agréables ; et il en résulte, d'un coté la corruption de la nation qui au lieu de se rendre capable ne pense plus qu'a être de vils courtisans, d'autre coté la ruine de l'état par l'ineptie et l'incapacité de ceux qui occupent les places du gouvernement.

Je scais que des personnes en place ont dit depuis peu que j'avais de l'esprit et qu'on ne pouvait pas douter que j'étais l'espion de M. le Cte de Vergenne qui me connois très bien. Je ne pensais pas pouvoir jamais passer pour un homme d'esprit ; *il y a plus je serais très fâché d'être homme d'esprit.* Depuis plus de trente ans j'ay eu lieu de me convaincre que l'esprit ne brille qu'aux depens du jugement et de la raison. Je n'ai pas vu un seul homme d'espri qui ne m'ait confirmé dans cette idée, et j'ay vu beaucoup de gens d'espri. Il est impossible de rien imaginer de moins solide et de plus inconséquent *que les idées des hommes d'espri*, il est impossible de rien imaginer de plus fastidieux, de plus inepte, de plus dégoutant *que la conduite d'un homme d'esprit.* Pour en revenir a ce qui me regarde, ceux qui ont porté de moi le jugement dont je viens de parler ont bien pus annoncer de l'espri ; mais à coup sur ils annoncent bien peu de *discernement.* Pour s'en convaincre il ny a qu'a lire avec un peu d'attention le mémoire que j'ay publié, je défie après cela qu'il puisse rester l'ombre de *ce soupçon* dans l'espri de qui que ce soit. Oreste il n'est pas bien difficile d'appercevoir les motifs qui occasionnent de pareils propos et cela n'est pas bien fin pour *de si grands politiques.*

Ce que j'ay di dans mon mémoire de M. le Cte de Vergenne, je ne l'ai di qu'après avoir exposé ses operations ; et je défie tout homme éclairé quelque partial qu'il puisse être de lui refuser les éloges les plus distingués. Ce que je di ici des ministres d'Angleterre, je ne le di

qu'après avoir exposé leur opérations, et je défie toute homme éclairé quelque disposé qu'il puisse être en leurs faveur de *leurs accorder le moindre suffrage*. Dans ce que j'ay di au sujet de M. le Cte de Vergenne, j'ay eu intention de faire connoitre a la nation Anglaise les hommes contre qui elle avait a faire afin qu'elle puisse juger si ceux qui tiennent les rênes du gouvernement sont en état de lutter contre de pareils hommes. *Il me semble que cette connoissance n'est pas d'une mediocre importance.*

Un membre du parlement a di que le mémoire que j'ay publié n'a pas le sens commun. Je félicite *ce grand homme* sur son habileté, et pour rehausser *l'eclat de sa gloire*, je lui fais ici l'aveu que les differents objets de travail qui se trouvent dans ce mémoire sont le fruit de plus de vingt-cinq ans de travaux presque continuels, de réflexion, et d'expérience. Cet homme qui est bien éloigné d'avoir autant réfléchi que moi a sans doute des lumieres bien pénétrantes puisqu'il condamne dans un instant comme n'ayant pas le sens commun ce qui est chès moi le produi de plus de vingt-cinq ans de réflexion. En ce cas je l'invite de faire part au public et au gouvernement de sa capacité, le moment est très favorable pour cela. Ce serait grand dommage de laisser dans les ténèbres et dans l'obscurité des connoissance aussi vastes que les siennes ; car il n'a encore *rien di, ni produi* qui puisse le faire *soupsçonner de quelque capacité.*

J'ay appri avec peine que des hommes estimables désapprouvent ce que j'ay di de moi au commencement de mon mémoire ; si j'avais parlé de moi avec ostentation, si j'avais taché de prévenir en ma faveur, je sens qu'il y aurait de quoi ennuyer et dégouter le lecteur, mais je défie qu'on puisse trouver dans ce que j'ay di un seul mot qui tende a faire mon éloge. J'ay cru qu'il était de mon devoir d'informer avec candeur le public de ce qui m'avait forcé a quitter ma patrie et a venir offrir mes services a sa majesté le roy d'Angleterre. Il me semble que,
surtout

surtout dans ma position, cela était indispensable et c'est ce que j'ay fait avec toute la simplicité et toute la sincérité possible.

Bien des gens se sont plaints qu'il y a beaucoup de faute d'orthographe dans mon mémoire ; je pourrais les rejeter sur le conte de mon imprimeur qui entend peu le Français, mais je ne suis pas assés injuste pour cela, j'avoue que je ne me suis pas attaché a suivre bien scrupuleusement les règles de l'orthographe. Je n'écris pas pour des pédants, et c'est bien ici le cas de leurs répondre, *non agitur de verbis sed de reis.*

F I N.

